

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination continue.

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS :

Un an, \$3 00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

15^{ME} ANNÉE, No 743.—SAMEDI, 30 JUILLET 1898

BERTHIAUME & SABOURIN, Propriétaires
Bureaux : No 42, PLACE JACQUES-GARTIER, MONTREAL

ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



LE GENERAL BLANCO, Commandant les forces espagnoles à Cuba

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 30 JUILLET 1898

SOMMAIRE

TEXTE.—Zig-zag, par Rodolphe LeFort.—Chronique parisienne, par Rodolphe Brunet.—Nos fleurs canadiennes, par E.-Z. Massicotte.—Le maréchal Blanco.—Poésie : Maman, par A. Pelletier.—Les merveilles de la nature, par P. Colonnier.—Bibliographie.—Les veillées arabes, par X. Passim.—Poésie : Ode, par Z. Mayrand.—Nouvelle : Un pari, par Louis Fréchette.—Hygiène, par Dr Pécault.—Poésie : Le baiser, par Armand Dan-glade.—Ce que ma dit le soir, par Jules-E. Robitaille.—Explication du corsage fantaisie.—La tour penchée de Saragosse.—Courrier de la mode, par Blanche de Géry.—L'avocat.—Primes du mois de juin.—Jeux et amusements.—Devinette.—Feuilleton.—Propos du docteur.—L'art culinaire.—Choses et autres.—Parc Sohmer.—Nouvelles à la main.

GRAVURES.—Portrait du maréchal Blanco, commandant des forces espagnoles à Cuba.—La tour penchée à Saragosse (Espagne).—La guerre hispano-américaine : Débarquement des troupes américaines à Cuba.—Nos volontaires au camp de Laprairie : 6e Hussards, de Clarenceville ; 85e bataillon, de Montréal ; Les officiers du 85e au lunah ; 83e bataillon, de Joliette ; Le village et les quais de Laprairie.—La musique dans ses différentes manifestations.—Gravure de mode.—Devinette.—Gravure du feuilleton.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélateurs du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.



Permettez-moi, chers lecteurs, de faire avec vous une causerie quelque peu scientifique aujourd'hui.

Tout d'abord je commencerai par les Juifs.

Quel rapport, allez-vous vous écrier, entre la science et les Juifs ?

Le rapport est très grand. L'ethnologie, en effet, est une science, et une science ardue, dont l'ethnographie est le moyen d'exposition.

Le Juif envahit tout : il n'est pas de pays où vous ne puissiez le découvrir.

Et ce n'est point étonnant : les Anglais descendent, en droite ligne, de ce peuple que l'Écriture Sainte nous représente comme ayant la tête... et le cœur plus durs que ne les ont l'âne et le mulet. "Ce peuple à la cervelle dure et au cœur incirconcis", disent les Livres Saints.

J'ai sous les yeux deux ouvrages fort bien faits. Le

titre de l'un est : *L'Anglais est Israélite* ; le titre de l'autre *La Sémitique Albion*. Le premier coûte 1 fr. (20c) ; le second, 3.50 frs (70c), chez l'éditeur, M. Jouve, 15, rue Racine à Paris (France).

Dans le premier, l'auteur, M. Alain A..., démontre par les travaux mêmes de savants anglais, que l'Anglais est Israélite, comme l'Allemand, descendant probable des Assyriens, "porte d'indéniables et profondes traces d'israélitisme."

Or, remarquez que les juifs établis au Canada portent presque tous des noms d'origine allemande, et la même chose se remarque en France.

Tout le monde sait, par l'Histoire Sainte, que le peuple hébreu comptait douze tribus, dont dix, sous le règne de Roboam, fils de Salomon, se séparèrent des autres, celles-ci formant le Royaume de Juda (les tribus de Juda et de Benjamin), les dix formant celui d'Israël, en 962 avant J.-C., avec Jéroboam, officier de Salomon, comme premier roi. En 587 avant J.-C., Nabuchodonosor détruisait le royaume de Juda ; celui d'Israël fut détruit par Salmanasar, roi d'Assyrie, en 718 avant J.-C. Le dernier roi de Juda fut Sédécias, emmené en captivité à Babylone ; le dernier roi d'Israël fut Osée, emmené captif en Assyrie avec ses dix tribus.

De cette captivité en Assyrie, on suit la trace des Israélites "par la voie de mer et par la voie de terre, jusqu'en Angleterre, à la suite de la tribu de Dan, pionnier des autres tribus. Les Ecossais représentent la tribu de Joseph. Les Irlandais du nord sont les Phéniciens, étroitement mêlés par des intermariages aux tribus hébraïques et ceux du sud sont les sept peuples du pays de Chanaan."

Le "Livre des Prières" de l'église d'Angleterre contient "quantité d'expressions qui ne peuvent s'appliquer qu'à Israël et que les Anglais ont adoptées instinctivement.

"Dès 1676, Aylett Sammes, dans sa *Britannia Antiqua Illustrata* maintient que les premiers colons de l'Irlande furent les marchands de Tyr et de Sidon.

"Le cri que Josué ordonna à Israël de pousser à Jéricho fut "Horeeu" qui se rapproche beaucoup de "Hurrah" (Voir *The Missing links*, p. 200).—James Ier, roi d'Angleterre, était Juif ; les Saxons prétendaient que leurs rois descendaient d'Israël (Id., p. 224 et 225).—Christmas est appelé communément *Yule-day* en Angleterre. *Yule* est un mot chaldéen signifiant enfant. La Chaldée était la Babylonie, ce qui indique que les habitants actuels de l'Angleterre ont dû y passer (Id. p. 227).—*Sabbath* signifie *repos*. Or toutes les nations se divertissent, se promènent, travaillent même, intellectuellement, le dimanche. *L'Anglais seul et le Juif se reposent réellement.*"

Voilà, n'est-ce pas, qui est réellement étrange et qui explique bien des choses ?

Voyons le second livre : *La Sémitique Albion*.

En ce livre, l'auteur, M. Marthin-Chagny (auteur de plusieurs autres sur le même sujet), continue à dévoiler impitoyablement l'âme anglaise, et la montre dans toute sa hideur.

Il fait un travail sur les dangereux clergymen anglais, dont les autres peuples ne soupçonnent guère les mœurs étranges. Il montre les expédients déconcertants et généralement immoraux par lesquels ces clergymen font vivre leurs chapelles. Il s'appuie sur les journaux anglais, sur les ouvrages anglais, sur les écrits de clergymen, et dévoile des faits révoltants, abominables, mais bien selon ce que la Bible a rapporté des Hébreux.

Il nous fait voir ces ministres se disant chrétiens, prêchant le communisme des femmes et la haine du christianisme qu'ils prétendent servir.

L'auteur nous prouve ensuite que la franc-maçonnerie est bien venue d'Angleterre, où elle prit naissance en 1717. Les Anglais ont créé des multitudes de sociétés secrètes, et sont les seuls, dans les races indo-européennes, à en créer. Ce qui lui vient encore d'Israël, où ne régnait que l'insoumission, la haine de Dieu (*Israël* signifie, en effet, *fort contre Dieu*), la révolte à l'état latent. Trois cent mille Anglais acceptent aujourd'hui la thèse de leur descendance d'Israël : les Français et les autres peuples ignorent encore

ce fait. Les points de ressemblance entre l'Anglais et le Juif sont frappants : dans leur culte du Christ, même et malheureusement chez les convertis au catholicisme, on retrouve l'insoumission à l'autorité divine ou divinement établie, la révolte grondant sourdement.

L'Anglais est exploiteur, spéculateur—mais absolument pas colonisateur. Comme le Juif, il ne travaille pas la terre, il y est impropre ; et des pays agricoles entiers sont abandonnés aux États-Unis. Il constitue toujours le "peuple de Dieu," mais traversant depuis des siècles une de ces crises d'idolâtrie coutumières chez l'Israélite antique.

Enfin, M. Marthin-Chagny nous prouve que ce peuple arrogant est impropre à la guerre, qu'il est absolument inutile de chercher à le discipliner, que la marine anglaise a été fort surfaite. Et son beau livre (à ne pas mettre cependant entre toutes les mains) termine en affirmant l'impuissance si peu soupçonnée de cette race qui vise à la domination *sovernaise* de l'univers.

Un des érudits les plus éminents de notre ville, à qui je parlais de cette thèse soutenue avec un si grand accent de sincérité et de telles apparences de vérité par M. Marthin-Chagny, cet érudit me répondit :

—J'ai entendu, il y a longues années, ce que vous me rapportez, et j'ai lu des ouvrages très sérieux sur la migration du peuple d'Israël : d'après ces divers travaux, votre auteur aurait raison ; tout, d'ailleurs, dans la vie intime de l'Anglais, le prouverait.

J'étais donc bien fondé à vous dire et à vous répéter, chers lecteurs, de prendre garde aux Juifs !

Je sais fort bien, comme je vous entends me le dire, que si tous les Anglais sont Juifs, nous sommes en la puissance du Juif.

Soit.—Mais si nous sommes sous sa dépendance, nous n'en sommes pas moins maîtres chez nous, et nous pouvons lui dire franchement :

"A la porte, les Juifs, d'où qu'ils viennent !"

O France ! Pourquoi nous as-tu livrés ?...

O Canadiens de 1837-38 : pourquoi avez-vous abandonné les Patriotes, qui voyaient mieux et plus loin que vous et... nous ?...

En second lieu, je vous parlerai électricité.

J'avais l'honneur, récemment, de me trouver avec un savant physicien—savant même en bien des sciences—. Nous repassions ensemble les étonnantes découvertes de notre siècle en matière d'électricité : il m'énumérait chacune des applications faites depuis le télégraphe (il s'agissait, en effet, des inventions destinées au bien-être général).

Brusquement, mon polymathique interlocuteur me dit :

—Vous n'ignorez pas que les anciens, les Egyptiens entre autres, ont connu l'application de l'électricité ?

—J'ai vu, il y a peu de temps, répondis-je, qu'on pense avoir découvert le téléphone dans les pyramides d'Égypte.

—En effet, un savant anglais l'affirme. Mais nous avons d'autres raisons de croire à leurs connaissances des plus grandes forces de la nature. Sans vouloir reprendre l'extraction des immenses monolithes de leurs carrières ; les constructions absolument inexplicables par des forces autres que celles de l'électricité, telles par exemple les ruines du temple du Soleil à Balbek à quarante milles environ de Damas en Syrie ; sans m'attarder à rechercher quels moyens ont pu employer les hommes pour arriver à mener à bonne fin ces travaux, je prendrai Archimède le Sicilien vivant au IIIe siècle avant J.-C., contemporain de ces autres génies nommés Euclide, géomètre lui aussi, d'Alexandrie en Basse-Egypte, alors cité la plus florissante du monde ; d'Eratosthène, gloire de cette même Alexandrie, mathématicien et géographe distingué ; d'Hipparque de Nicée en Bithynie, venu un peu après, fameux entre tous, celui-ci, comme astronome, inventeur de l'astrolabe...

—Pardon, interrompis-je. Je croyais que l'astrolabe était beaucoup plus récent ?

—Non, me dit mon interlocuteur. Et vous devez

vous souvenir qu'on vous le dit en vous enseignant, en sciences, cet instrument en même temps que le radiomètre, les calculs des angles par le sextant, etc.

“ Mais revenons à Archimède.

“ Un vieux papyrus, manuscrit palimpseste datant vraisemblablement du commencement du II^e siècle avant J.-C., conservé dans les précieuses collections de Turin, mentionne un curieux détail sur les réflecteurs au moyen desquels le Syracusain incendiait à longue distance (plus d'un mille), les vaisseaux des Romains. Les rayons du soleil, renvoyés de l'un des miroirs concaves à l'autre, et de ceux-ci convergeant sur les eaux (dit le texte) à une distance exactement mesurée entre les navires et les réflecteurs, produisaient une ligne électrique partant du point de convergence pour se porter droit sur le bâtiment visé. Il s'agirait donc de retrouver la formule d'Archimède, pour obtenir le même résultat que lui.

“ Ce même palimpseste que, grâce à une combinaison particulière, j'ai pu déchiffrer en partie, donne un autre détail d'une découverte singulière d'Archimède.

“ Emprisonnant les foudres, dit l'auteur inconnu, Archimède les renfermait en un instrument les accumulant à son gré ; dans un bain de certaine préparation chimique, il mettait un métal réduit en poudre, d'une grande légèreté (probablement l'aluminium), faisait passer ses foudres dans cette sorte de bain le métal en poudre subissait une transformation due aux agents chimiques employés dans le bain, et l'on crut, à Syracuse, que ce produit guérissait toutes les maladies, pouvait même prolonger indéfiniment la vie. Archimède n'ayant pu se livrer à des recherches plus complètes, ne conserva pas la formule de son invention, ou du moins ne la communiqua à personne. Peu de temps après cette découverte, il était tué par un soldat romain, à la prise de Syracuse.

“ Voilà, acheva mon interlocuteur, ce que je pus déchiffrer, à travers des lacunes très regrettables, et je vous avoue que cela me fit rêver. Cette accumulation des foudres ne pouvait être, évidemment, que le condensateur peut-être plus perfectionné que tout ce que nous possédons.

“ Liquéfai-til par l'électricité ou peut-être l'électricité pour la rendre assimilable, et serait-ce là le dernier mot de la science—serait-ce la découverte du bien et du mal que nos premiers parents ne purent atteindre?... Je laisse au siècle prochain d'élucider cette question. Je me fais vieux ; je n'ai plus le temps nécessaire à consacrer à des études aussi ardues, aussi profondes, les instruments même doivent être créés ; j'ai tâché de faire ma part, je n'ai plus qu'à céder le pas aux jeunes, à me recueillir pour le dernier voyage ”.

—Qu'est devenu, lui demandai-je, le manuscrit palimpseste auquel vous avez emprunté ces intéressantes choses ?

—Je négligeai, me dit-il, de tenir note du titre, et ne pus jamais, après cela, le découvrir. Espérons que quelque jour, un chercheur plus heureux que moi le remettra en lumière.

Rodolphe Le Fort

CHRONIQUE PARISIENNE

PARIS, 1^{er} juillet 1898.

Le plus récent événement, dans notre colonie Canadienne, est certainement la célébration de notre fête nationale.

Après la messe du matin, à la chapelle des Révds Pères Oblats, rue de Saint-Petersbourg, où le Père Antoine, dans son sermon, a donné d'excellents conseils, et après l'excellent déjeuner servi à l'hôtel Terminus, par les soins de M. Fabre qui proposa la santé de la Reine et celle de M. Félix Faure, après les très heureuses paroles de notre éminent compatriote, le Révd Père Lajoie, il nous était réservé un concert vraiment beau.

Mlle Victoria Cartier—dont le nom de famille est aussi illustre en France qu'au Canada—avait organisé ce concert, dont les bénéfices étaient destinés à l'érection d'un monument à Jacques Cartier, dans sa bonne ville de Saint-Malo.

Un programme très varié avait été composé par notre excellente artiste, qui en fit presque tous les frais. Elle se surpassa en cette occasion : et j'aurais voulu que tous mes compatriotes eussent le plaisir de l'entendre.

Au lieu de faire une appréciation personnelle de ce concert, je vous apporterai, dans ma chronique de la semaine prochaine, les témoignages des grands artistes qui viennent d'apprécier magnifiquement le talent de Mlle Victoria Cartier. Et personne n'y perdra.

M. William Mitchell, le directeur du chemin de fer le Drummond, est actuellement à Paris, qu'il admire et qu'il trouve beau comme un rêve. M. Mitchell partira dimanche, pour Londres et Liverpool, et de là pour le Canada.

Le Dr J.-A. Charest est arrivé à Paris, où il compte demeurer pendant une couple d'années. M. Charest étudie la médecine générale. Il fait actuellement un stage à l'hôpital Necker.

M. et Mme Elliott Fraser sont arrivés à Paris, et y demeureront quelque temps, avant de partir pour un assez long voyage.

Le Congrès annuel de la Société centrale des Architectes Français vient de décerner le prix Chapelain (grande médaille d'argent), à notre compatriote, M. J.-O. Marchand, architecte.

Ce prix est toujours accordé à l'élève qui, pendant l'année scolaire, a remporté le plus grand nombre de mentions aux quatre cours des trois arts.

M. Marchand a le droit d'être très fier d'une si haute distinction, et nous l'en félicitons.

M. Prosper Costamier, le romancier célèbre, vient de publier *La Vierge de Babylone* qui est en quelque sorte, une suite à l'*Orgie Romaine*.

Nous voudrions dire du bien des livres de M. Costamier, mais, vraiment, nous ne le pouvons pas.

Si le style de son œuvre est incontestablement beau et charmeur, la morale en est par trop inquiétante.

La *Revue des Deux-Frances* va avoir la primeur d'une sensationnelle étude sur le Canada, par M. René Doumic. Tous les auditeurs, qui ont suivi les si intéressantes conférences de M. René Doumic à Montréal et à Québec, voudront certainement lire les impressions que l'éminent écrivain a rapportées de notre beau Canada. Parmi toutes les publications et les grands journaux de Paris qui se disputaient l'honneur d'insérer les articles de M. René Doumic, c'est la *Revue des Deux-Frances* qui a été choisie par lui. Il faut avouer qu'il ne pouvait faire un meilleur choix.

Sommaire du numéro de juillet de *La Revue des Deux-Frances*, dont les bureaux sont : à Paris, 23 rue Racine ; à Montréal, 30 rue St-Jacques ; à Québec, 29 rue St-Jean, et à Lowell, 21 rue Gold :

Haute école, par François Coppée ; Le Père LeFebvre et l'Acadie, par Ed. Richard ; A l'aimée, par E.-Z. Massicotte ; Napoléon Ier et le Canada, par R. Sulte ; La guerre hispano-américaine et le Canada, par A. Steens ; Vers, par L. Lestelle ; La France à Berlin, par C. Lemire ; La ferme, par M. Legrand ; La marchande de fleurs, par R. Brunet ; Enfants de France, par A. Deneault ; Chronique américaine, par A. Bourbonnière ; Le passé dans le présent, par B. Lazare ; Le lion amoureux, par J. Bainville ; Pierre Loti et son œuvre, par J. Ageorges ; Critique musicale G. de Dubor ; Les théâtres, par Fantasio ; Chronique des Deux-Frances ; La mode parisienne ; Dessins ; Portraits, etc.

Il y a un magnifique portrait en couleur, du lieutenant-gouverneur Jetté, avec biographie par notre excellent collaborateur, M. A. Deneault ; et les dessins sont signés : Raoul Barré, ce qui est tout dire.

Rodolphe Brunet

NOS FLEURS CANADIENNES

CHICORÉE SAUVAGE

Cichorium intybus (Famille des Composés)

Combien de fois avez-vous passé près de ces jolies fleurs d'un bleu brillant, aux pétales gentiment et uniformément dentés, comme si quelque fée avait voulu ajouter à leur grâce ! Elles sont partout qui bordent les chemins. Pourtant, j'en suis sûr, vous les avez à peine regardées, parce qu'elles sont trop communes. Est-ce qu'on s'occupe de ce qu'on a en abondance ? Nullement, la satiété produit l'indifférence et l'on s'attache plutôt à des choses de moindre valeur, mais qui sont rares.

En outre de la réelle beauté de ses fleurs, cette plante peut être rangée parmi celles que l'on considère comme utiles. C'est sa racine qui, torréfiée, produit le succédané du café, le mieux connu et le plus employé. La médecine actuelle l'emploie comme apéritif, laxatif et fébrifuge. Enfin, elle a produit par la culture les espèces de chicorée que l'on mange en salade ou cuites comme des épinards.

Vous le voyez, elle a bien des titres à notre attention. A son sujet, un botaniste américain a dit :



La chicorée est une des nombreuses plantes qui nous sont venues d'Europe. Le nombre de ces épaves qui ont trouvé d'abord un pied à terre, ensuite un chez soi et souvent un royaume sur notre sol, va toujours en augmentant. Quelques-uns de ces hôtes ne sont pas mal accueillis, mais la plupart deviennent nos herbes les plus nuisibles et les plus vivaces.

La rapidité avec laquelle certaines plantes européennes, comme le chardon lancéolé, l'herbe à cochon et le pourpier, chassent nos plantes indigènes et prennent possession des champs et des routes, semble indiquer qu'elles ont quelques avantages sur les nôtres dans la lutte pour la vie. Et tel est le cas.

Les plantes de l'ancien monde sont plus favorisées, parce qu'elles laissent, là-bas, leurs insectes et leurs autres ennemis quand elles traversent l'océan. Les nôtres sont toujours forcées de lutter avec ces désavantages habituels pendant qu'elles sont engagées dans un combat inégal avec les envahisseurs.

E. Z. Massicotte

LE MARÉCHAL BLANCO

(Voir gravure)

Le maréchal Blanco y Erenas, marquis de Pena-Plata, gouverneur-général de Cuba et commandant en chef des troupes espagnoles dans cette île, a été désigné, le 10 octobre dernier, par le gouvernement de M. Sagasta, pour succéder au général Weyler. Agé de cinquante-cinq ans, il est assurément l'un des meilleurs généraux espagnols d'aujourd'hui. Au temps des guerres carlistes, il fut le bras droit du maréchal Martinez Campos ; sa politique conciliante et persuasive contribua beaucoup alors à la pacification de la Catalogne ; ses succès militaires lui valurent, d'autre part, le titre de marquis de Pena-Plata. Sénateur du royaume, il était, avant sa nomination, comme commandant en chef à Cuba, capitaine général à Manille.

Il y a, dit Shakspeare, plus de choses dans ce monde que la philosophie n'en imagine dans ses rêves.

MAMAN

(Pour sa fête).

La nuit était noire.
Silence partout,
Pas un reflet moiré,
Personne debout :
La nuit était noire.

Dans le vaste lit
Dormait mon grand-père.
En son pâle habit,
Près de lui grand-mère
Dans le vaste lit.

A la cheminée
Un tout petit bruit
De rose fanée
Se fit une nuit,
A la cheminée.

Sur un beau divan,
Toute souriante,
On trouva maman,
Le matin, charmante
Sur un beau divan.

Antonio Pelle tieri

LES MERVEILLES DE LA NATURE

(Suite)

LA GROTTÉ DE CACAHUAMILPA.

La grotte merveilleuse de Cacahuamilpa a été, de tout temps, la terreur des Indiens du Mexique. Elle est sise dans le district de Tasco, sur la limite qui sépare l'Etat de Mexico de celui de Guerrero. Les montagnes qui l'entourent sont dénudées et portent la tristesse dans l'âme. Elles forment entonnoir. Au fond court un petit ravin. Une source l'arrose et tombe en cascades qui murmurent et chantent, cachées par un rideau d'arbres et de fleurs. Une note lugubre se glisse encore ici. Un arbuste, à l'écorce satinée, très douce au toucher, ayant les couleurs de l'or mat, pousse çà et là. Les racines, presque sorties de terre, ont des apparences de reptiles. Leurs sinuosités entrelacées au-dessus de l'abîme donnent l'idée, au voyageur, de ces palais de vieilles fées que décrivent les légendes du moyen-âge.

On entre dans la grotte par un portail haut de vingt pieds, large de cent cinquante et en forme d'arche, et tellement bien disposé que, lorsqu'il est frappé par la lumière, on le prendrait pour l'œuvre d'un maître en architecture. Le soleil, en ce moment, jette une immense clarté sur tout ce qui nous entoure, arbres, rochers, cascades. En mettant le pied dans la grotte, nous sommes empoignés par un sentiment de terreur ; nous quittons la lumière pour entrer dans la nuit. Nos yeux essaient en vain de sonder l'inconnu qui vient de se rendre maître de nous, lorsque, dans une immense salle, nous apercevons les feux que nos guides ont allumés. Nous nous engageons alors dans une déclivité longue de cent cinquante pieds. Au-dessus de nous surplombent d'énormes blocs de pierre. Plus nous avançons, plus nous nous sentons vivre dans le monde du merveilleux. Des formes gigantesques et infinies nous regardent fixement au passage. C'est vraiment le beau dans toute son horreur.

Nos guides nous précèdent avec vingt-quatre torches faites en bois résineux : en cas d'accident, chacun de nous est porteur de six bougies.

Comment décrire les jeux de la lumière sur cette caverne ? Nous sommes en ce moment comme celui qui regarde les nuages et leur trouve, d'après sa disposition d'esprit, des formes fantastiques et différentes.

La première salle de la grotte a 200 pieds de longueur, 175 de hauteur. L'imagination se perd dans les merveilles qu'elle renferme. Les parois sont nuancées de vert et d'orange. D'immenses stalactites forment la voûte. De blancs fantômes, des palmiers,

des piliers, des pyramides, des vestibules sans issue sont là qui défilent devant l'œil fasciné. Partout l'illusion environne le voyageur : elle règne sur ce monde souterrain en souveraine absolue. Dans un angle, on voit un bouc colossal. Depuis longtemps, cette pétrification a été prise par les rares indiens qui se sont aventurés jusque là, dans la caverne, comme étant l'image de l'esprit malin. Les chauves-souris, les serpents à sonnettes ont élu leur domicile tout autour, et pas plus tard que l'an dernier, un jaguar et sa famille sont venus chercher asile dans ce palais de Belzébuth.

Nous nous engageons bientôt dans la seconde salle. Elle défie toute description. On se croirait dans un temple égyptien. Partout on ne voit que des pétrifications qui ressemblent à s'y méprendre aux idoles des Pharaons. Elles sont entourées de pyramides, d'obélisques. Vraiment, c'est à croire que les architectes de ces temps-là ont pris leurs inspirations de ces étranges formations. Puis la mise en scène change. Nous voici dans un endroit plat où tout a été cristallisé. Ce ne sont plus que des fontaines remplies d'albâtre que l'on prendrait pour de l'eau congelée. Ici se penchent des arbres couverts de mousses pétrifiées ; là des piliers aux gigantesques feuilles d'achante. Plus loin, des pyramides d'une hauteur moyenne de quatre-vingt-dix pieds vont se perdre dans l'obscurité de la voûte. La salle où sont accumulées toutes ces merveilles a quatre cents pieds de longueur.

Elle nous conduit dans une galerie double dont la séparation est faite par d'énormes formations ayant toute la forme de pyramides. Le terrain en cet endroit est très humide : à chaque instant de larges gouttes venant de la voûte tombent sur nous. Nous nous trouvons entourés de chasses et de tombeaux gothiques environnés de formations indescriptibles. Les unes apparaissent comme des momies, d'autres comme des vieillards à barbe de patriarches. Nous nous croyions au milieu d'un rêve. La lumière des torches de nos guides fait succéder à ces apparitions des boules, des obélisques, des bains faits de l'albâtre le plus pur.

Cette double salle a près de deux cents pieds de largeur. En la quittant, nous entrons dans un vaste corridor. La voûte s'appuie sur d'immenses piliers : de loin, ils semblent couverts de lierres, de plantes grimpantes et de gigantesques choux-fleurs. Chaque feuille de ces crucifères est si admirablement ciselée, elle est si vraie, si naturelle que l'on croirait que ces monstrueux légumes n'attendent plus que l'entrée des géants de la grotte pour être préparés et servis sur leur table.

Plus nous allons, plus nous sommes dominés par l'étonnement. Partout les torches de résine nous montrent des paysages arctiques, au milieu desquels l'œil s'arrête sur des colonnes du plus pur style dorique, qui auraient été bien mieux à leur place sous le ciel bleu de la Grèce. Et pourtant bien d'autres surprises nous attendent. Nous entrons maintenant dans un amphithéâtre. Ses bancs sont en albâtre : au fond les stalagmites et les stalactites forment un orgue immense, dont les tuyaux rendent un son plaintif et vibrant, dès qu'on les touche.

Ici notre rêve doit finir. Nous avons fait une lieue dans la caverne. Pour l'explorer convenablement, il nous faut encore parcourir trois lieues sous terre. En avançant plus loin, les pierres peuvent se détacher et nous avons encore plus d'une ascension périlleuse pour nous rendre à la sortie. Nos guides nous en démontrent le danger et ce n'est qu'à regret que nous quittons toutes ces merveilles du Créateur pour retourner à la vie réelle.

Dans une des salles que nous retraversons, on nous montre l'endroit où l'on a—il y a quelques années—retrouvé le cadavre d'un voyageur égaré dans le labyrinthe. Depuis combien de temps était-il là ? Nul ne l'a su, mais les suintements de la caverne avaient agi sur lui et il était cristallisé. Quelle agonie terrible ce malheureux n'a-t-il pas dû endurer ? Errer ainsi pendant des nuits et des jours au milieu de ces fontaines d'albâtre sans eau, de ces torrents pétrifiés, de cette végétation de pierre, de ces fantômes immobiles, au rictus implacable, et tout cela pour venir mourir

au pas d'une porte pétrifiée, elle aussi, et encore plus inhospitalière que tout ce qui environnait cet homme—n'ayant pour seul témoin des affres de sa mort qu'une torche vacillante à la main, elle aussi, et qui allait bientôt mourir comme lui !

Enfin, dans le lointain, nous entrevoyons le jour terrestre. Quel effet cette douce apparition ne cause-t-elle pas à des voyageurs qui ont encore les yeux endoloris, fatigués par la lumière rouge, fumeuse des bois résineux ! On aurait dit, alors, que nous entrions dans la lumière mystique projetée par les ailes de l'ange préposé à la garde de l'entrée de la "citta dolente."

La caverne que nous venons d'explorer en partie est reconnue comme étant la plus extraordinaire et la plus curieuse du monde. De ma vie, je n'oublierai l'impression que son souvenir m'a laissée.

FAUCHER DE SAINT-AURICE.

N'est-ce pas qu'on se sent confondu au récit de tels prodiges ! Quelle puissance a donc formé ces cités souterraines ?.. Quels millions d'années n'a-t-il pas fallu pour l'achèvement de ces féeriques décorations, telles que l'imagination des peintres et des poètes n'en ont jamais rêvé ?..

Comment de simples gouttes d'eau, tombant incessamment à travers les siècles dans le silence éternel de ces solitudes, ont-elles pu y produire cette variété infinie d'objets, à la création desquels semble avoir présidé un art d'une délicatesse infinie elle-même ?..

Questions profondes comme les gouffres de ces immenses souterrains, et auxquelles ne répond qu'un silence plus mystérieux encore !

Et puis, nous nous extasions, nous criions au prodige, et pourtant, nous ne savons que ce que nous savons ! Combien les vastes flancs du globe ne doivent-ils pas renfermer de cavernes encore inconnues, plus belles peut-être et plus étendues que celle que nous venons de parcourir !

O Dieu ! votre puissance est infinie, et comme elles sont infinies les œuvres de vos mains !

P. COLONNIER.

BIBLIOGRAPHIE

Il ne sera rendu compte que des ouvrages dont deux exemplaires auront été envoyés.

La maison de l'Ange Gardien de Boston, fondée, comme nos lecteurs le savent, pour le bénéfice des Orphelins et des Enfants pauvres et abandonnés, vient de nous adresser son nouveau *Mois du Sacré Cœur*. Ce nouvel ouvrage fait honneur à cet établissement, tant sous le rapport matériel que spirituel. C'est un joli livre illustré, de près de 150 pages, dans lequel on peut trouver, pour chacun des jours mois de Juin, les magnifiques exercices, qui sont propres à augmenter la dévotion au Divin Cœur de Jésus, tous suivis d'un exemple démontrant les avantages que peuvent en retirer ceux qui s'adressent à ce Cœur Sacré.—On y trouve aussi, une très belle Neuvaine au Cœur adorable de Jésus dans l'Eucharistie, ainsi que plusieurs autres exercices et prières propres à cette dévotion. Nous remarquons surtout, à la fin de cet ouvrage, le beau *Chapelet* ou la *Couronne* du Très Saint Sacrement, le *si bel acte d'adoration* à Jésus Hostie, sur nos autels. Malgré que cette publication, soit beaucoup plus complète que les dernières du même genre, publiées par cette institution de Charité, et si appréciées par nos lecteurs, les bons Frères de la Charité, n'ont pas voulu en augmenter le prix (10 centins par la poste).

Sachant le bien, qui peut être fait en aidant cette Maison si hospitalière aux pauvres enfants abandonnés, nous nous faisons un devoir de recommander à nos lecteurs, ce nouveau livre, qui leur sera adressé par la poste, sur réception de dix centins, par le Révérend Frère Jude, supérieur, n° 85, rue Vernon, Boston, Mass.

Fonder, soutenir un journal destiné à éclairer et à ramener les esprits est, en un sens, aussi nécessaire et aussi méritoire que de construire une église.—Cardinal LAVIGERIE.

LES VEILLÉES ARABES

L'ANE ET LE BUCHERON

Si le maître de la tente n'est point taciturne, s'il aime la société et consent à offrir quelques grains de café, luxe inouï ! les voisins viennent, après le repas, se grouper autour de lui.

La conversation s'engage bientôt, et, dans ces entretiens familiers, hommes, femmes et enfants profitent de l'expérience des vieillards, presque tous merveilleux observateurs.

Les jeunes questionnent et apprennent les conditions auxquelles peuvent être garantis les intérêts de la famille et de la tribu ; ils écoutent avidement aussi le récit des raptus, des haines traditionnelles, des vengeances, des expéditions à main armée...

Les vieillards regrettent le temps où " les croyants pouvaient s'entretenir, se piller, sans craindre l'intervention du Français maudit."

Rangés autour d'un brasier, dont la fumée, chassée par le vent, les aveugle tour à tour, les uns la tête et les coudes à la hauteur du genou, écoutent sans comprendre ; les autres, assis les jambes croisées, aspirent gravement la fumée de quelques grains odoriférants, disposés dans une pipe grossière en racine de genêt. Chacun a une attitude différente, et ce groupe, éclairé par les clartés inégales du foyer en plein air, forme un tableau pittoresque, à la fois sévère et gracieux.

Quelques indigènes ont le don du récit ; nous empruntons au lieutenant-colonel Villot, qui nous a fourni les éléments de cet article une des histoires de veillées qui ont le don d'intéresser au plus haut point les indigènes de l'Algérie :

" Un jour, deux amis devisaient de la différence des temps, à l'ombre d'un chêne à glands doux et dans un endroit désert.

" Le hasard amène en cet endroit un pauvre bûcheron, dont l'air plein de bonhomie annonçait une âme naïve et simple. Aussitôt nos compères pensent à l'exploiter.

" Le bûcheron marchait lentement, la tête baissée, et tenant à la main la bride de son mulet, qui happait, ça et là, une touffe de diss derrière son maître.

"—Alerte ! dit l'un des compères à son compagnon ; suis-moi."

" Et il se glisse près du mulet, lui enlève prestement la bride et se la passe autour du cou, tandis que l'autre saute en selle et disparaît.

" Le bûcheron, qui ne s'était aperçu de rien, continuait sa route sans penser

à mal, quand soudain il sent une secousse ; il se retourne aussitôt et voit un homme à la place de son mulet. La surprise et la terreur glaçant ses sens. Le larron, sans lui laisser le temps de la réflexion, lui dit d'une voix lamentable :

"—Combien je te dois de remerciements, à toi qui, par tes vertus, es cause de ma délivrance !

"—Comment cela ? s'écria le bûcheron.

"—Oui ! reprend l'autre. Pour me punir d'avoir insulté ma mère, Dieu m'avait changé en mulet ; mais il a eu pitié de moi à cause de ton honnêteté. Maintenant, je t'appartiens : fais de moi ce que tu voudras."

" Le bûcheron, ne sachant que répondre, dit au larron :

"—Je ne puis te garder, je suis pauvre, et, puisque Dieu t'a délivré, je n'aurai garde d'aller contre sa volonté. Va retrouver ta mère."

" A quelques jours de là, le bûcheron, s'étant rendu au marché voisin, rencontra son mulet qu'un individu mettait en vente. Il demeura un instant interdit, craignant de s'être trompé ; puis, d'un air de compassion, il s'approche de l'animal et lui glisse tout bas à l'oreille : " Tu as donc encore insulté ta mère ? "

Ces dénouements amusent beaucoup les indigènes, dont le plus souvent la secrète pensée est de tromper et d'exploiter leurs semblables. D'autres conteurs exhument de vieilles légendes ou des histoires légères dont le fond est le même dans tous les pays du monde.

La soirée terminée, on regagne sa tente ; les feux s'éteignent ; l'heure du sommeil est arrivée.

Les femmes prennent soin de ne laisser aucun tison sous les cendres, de peur qu'un coup de vent ne vienne rallumer le foyer et ne risque d'incendier la tente.

Et, pendant ce temps, les affreux cerbères continuent leurs hurlements ; les troupeaux poussent par intervalles de plaintifs bêlements. Demain, au point du jour, les chiens épuisés baisseront enfin la voix, le coq et toute la section des volailles leur donneront la réplique. On a peine à comprendre que l'homme s'endorme au milieu de ce vacarme : mais, à

force d'ébranlement, le nerf auditif doit finir par s'engourdir et l'excès du mal produire l'insensibilité.

X. PASSIM.



LA TOUR PENCHÉE DE SARAGOSSE, EN ESPAGNE

ODE

Pour les noces d'or de M. l'abbé Joseph Dequoy, prêtre, curé.
1848.—1898.

Fais halte pour un jour, doyen du sanctuaire,
Qui portes vaillamment les armes du Seigneur ;
Après un travail dur et demi-séculaire,
Prends un peu de repos, digne et brave luttneur.

En toi nous admirons l'intrépide pilote
Affrontant les écueils, à travers les périls
Guidant la foi des siens ; le vaillant patriote
Qui sut toujours aimer l'Eglise et son pays.

Le ciel semble te dire : enfin voici ta fête !
Au cours d'un long voyage il faut se recueillir ;
Pour tes noces, pasteur, tout sourit et s'appête ;
D'un passé bien rempli gravons le souvenir.

Qu'il soit léger pour toi le fardeau des années !
Tu marches le front haut sous le regard de Dieu,
Et toujours poursuivant tes hautes destinées,
Tu sèmes les vertus et la paix en tout lieu.

Te souvient-il encore, infatigable prêtre,
Quand tu bravais du Nord les forêts et les monts
Pour évangéliser ? tu t'en souviens, peut-être,
Quand tu te prodiguais pour ces rudes colons.

Te souvient-il aussi de la pauvre chapelle
Où le Dieu qui préfère au palais le hameau,
A ta voix descendant de la roite éternelle,
Inspirait à ton peuple un courage nouveau ?

Te souvient-il du jour où tu fus la victime
Des aveux confiés à ton cœur généreux,
Et, sommé de parler, par un refus sublime
Tu scruvas de la mort deux colons malheureux ?

Regarde autour de toi, vieil ami de l'enfance :
Tu verras t'acclamer le talent orphelin ;
Tu lui distribuas le pain de la science ;
Pauvre, au cœur d'or, toujours tu lui tendis la main.

Que de noms distingués honorent ton grand âge :
Des épouses du Christ, des prêtres dévoués,
Des citoyens d'élite exhaussent ton ouvrage :
Tes bienfaits ne pourront jamais être oubliés.

Tu fus le bon pasteur, qui serourt et console ;
Sobre et content de peu, tu te plais à donner ;
Et chez toi l'indigent eut toujours son obole ;
Quand tu n'avais qu'un pain, tu savais partager.

Pour te chanter les cieux s'unissent à la terre :
C'est le chœur des élus que tu régénéras
Dans les trésors divins : ô noble ministère
Qui prend l'homme au berceau, le suit jusqu'au trépas !

Toi dont le front blanchit au service du temple,
Vois tes enfants groupés autour du vieux pasteur ;
Le bien de cinquante ans en ce jour te contemple :
Lève pour nous bénir les mains de bienfaiteur.

J. Magloire

UN PARI

Notre interlocuteur pouvait avoir la cinquantaine.
Nous venions d'apprendre qu'il était canadien, né
à Lévis ; mais qu'il habitait la Louisiane depuis l'âge
de quinze ans.

—Non, messieurs, dit-il, prenez-en ma parole, per-
sonne n'a le droit de se croire inaccessible à la peur.
Je ne suis pas né poltron, je vous prie de le croire.
J'ai fait toute la guerre de Sécession ; j'y ai conquis
le grade de colonel ; j'ai été quelquefois cité à l'ordre
du jour ; eh bien, regardez là, derrière mon oreille,
vous y trouverez la preuve qu'on peut avoir les nerfs
d'un homme brave, sans pour cela être exempt de cet
affolement fiévreux qu'on appelle la peur.

—En effet, fimes-nous en nous penchant pour re-
garder, une mèche toute blanche dans la chevelure
noire !

—J'étais jeune, il est vrai... ajouta l'homme avec
un soupir.

—Si c'est une histoire, contez-la-nous !

—Volontiers, messieurs ; je n'en fais pas un mys-
tère.

Nous étions assis sur le pont du Québec, par une
belle nuit d'été, au clair de lune magnifique ; et la
voix du conteur se détacha bientôt, grave et vibrante,
sur les murmures confus de la conversation générale
et le chant monotone des grandes roues du steamer
plongeant dans la vague.

—En 1849, commença-t-il en se balançant sur sa
chaise, les mains dans les poches de son vaste cache-
poussière, je suivais les exercices préparatoires à la
première communion, à l'église de Saint-Joseph de
Lévis, cette gracieuse petite paroisse qu'on aperçoit à
une lieue en aval de Québec, sur la rive sud du fleuve,
droit en face de la chute de Montmorency.

On m'avait mis, pour cela, en pension chez une
brave femme, dont l'indulgence avait réduit mon ré-
glement à un seul et unique article obligatoire : Du
moment que je rentrais à neuf heures sonnantes, tout
était dans l'ordre.

Actif et turbulent à l'extrême, je ne pouvais qu'a-
buser plus ou moins de cette liberté toute nouvelle
pour moi.

Je devins bientôt le plus infatigable joueur de
barres, le plus habile sauteur à cloche-pied, le plus
intrépide chevaucheur à dos de vache qu'il y eût dans
les environs.

Ma réputation n'eut plus de rivale en tout ce qui
exigeait quelque hardiesse ou quelque témérité.

Un exemple.

A quelques dix minutes du village, sur la grève,
il y avait alors un campement d'Indiens montagnais,
d'à peu près une huitaine de familles.

C'était là, pour la marmaille dont je faisais partie,
un grand sujet de curiosité.

Mais notre bande avait toujours la précaution de se
tenir à distance, et détalait comme les écureuils du
bois voisin, sitôt qu'une figure rébarbative faisait
seulement mine d'apparaître à l'orée des wigwams.

Un jour, au grand ébahissement de mes camarades,
je portai l'audace, non seulement jusqu'à m'approcher
du campement, mais jusqu'à m'aventurer sous une
des huttes d'écorce, au milieu des sauvages.

J'en sortis, la casquette sur l'oreille, avec un arc et
des flèches qui m'avaient coûté l'énorme somme de
deux sous.

Cet exploit mit le comble à mon prestige.

Mais, en revanche, il me fit un jaloux dans la per-
sonne d'un de mes camarades qu'on appelait Magloire,
et qui ne me pardonna jamais ce surcroît de popu-
larité.

Si puérils qu'ils soient, messieurs, j'insiste sur ces
détails, parce que c'est justement cette passion pour
les aventures qui fut cause de mon malheur.

C'est à cette ambition absurde d'éclipser les autres
par mes bravades que je suis redevable d'avoir passé
six années de ma jeunesse entre la vie et la mort, sans
aucune lueur de raison, tombant plusieurs fois par
jour dans des convulsions épileptiques, et — ce qui
fera le regret éternel de ma vie — d'avoir causé la
mort de la douce et sainte femme dont j'étais l'unique
enfant.

Ici le narrateur s'interrompit, tira un cigare de sa
poche, l'alluma d'une main fébrile, et se mit à fumer
avec énergie, lançant d'énormes bouffées blanches,
que la marche du steamer faisait tourbillonner au loin
derrière nous, comme des flocons d'ouate flottante,
vaguement éclairés par les reflets métalliques de la
lune.

Il était évident que l'homme à la touffe de cheveux
blancs cherchait à maîtriser son émotion.

Après un moment de silence, il sembla faire un
effort sur lui-même, et reprit le fil de son récit :

—A Saint-Joseph de Lévis, le cimetière est attenant
à l'église ; ou du moins l'était-il à l'époque dont je
parle.

Il s'étendait du côté nord, entouré par un mur de
clôture haut de quatre à cinq pieds environ.

La partie ouest de l'enclos, qui faisait une légère
saillie sur la façade de l'église, était bordée par un
vaste terre-plein gazonné et planté çà et là de jeunes
érables qui alternaient de distance en distance avec de
forts poteaux surmontés généralement d'un petit
anneau en fer auquel les paroissiens attachaient leurs

chevaux le dimanche, avant d'entrer dans le temple.

C'était là le principal théâtre de nos ébats, notre
champs de batailles et notre hippodrome.

Pauvres vieux poteaux, que de fois leurs têtes déchi-
quetées par la dent hargneuse des chevaux n'ont-elles
pas porté la preuve irrécusable des terribles solutions
de continuité qu'un œil scrutateur aurait pu découvrir
ailleurs qu'à nos jabots, et que, pour sa part, ma bonne
ménagère s'efforçait de faire disparaître chaque soir
avec un courage et une patience dignes d'une meilleure
cause !

Les nombreuses brèches se réparaient toujours,
mais avec un tel luxe et une telle variété de couleurs,
qu'au bout de deux semaines, il eût été très difficile,
même pour un regard exercé, de constater quelle avait
été la nuance primitive de mon pantalon, — chose
dont je me souciais, du reste, comme un poisson d'une
pomme.

Or, précisément à cette époque de ma première
communion, il se faisait dans la partie Est du cimetière,
je ne sais trop quelle excavation.

On creusait un charnier, je crois.

Et — chose qui sembla étrange d'abord, mais qui
s'expliqua facilement par la suite — bien qu'aucune
inhumation ne parût avoir été faite dans cette partie
de l'enceinte, les travailleurs découvraient chaque jour
quelques ossements humains et parfois des squelettes
entiers, qu'ils éparpillaient çà et là dans les hautes
herbes du cimetière.

Ce fut à cet endroit, et justement dans cette circons-
tance, que fut exhumée la fameuse cage de la Corriveau,
dont vous connaissez l'histoire.

Enfin, grâce à tout cela, les personnes qui s'aven-
turaient dans le cimetière de Saint-Joseph de Lévis, à
cette époque, couraient le risque de trébucher sur
quelque tibia blanchi, ou de glisser sur quelque crâne
humain perdu dans le trèfle et le sainfoin.

Grand sujet de terreur pour notre cercle.

Pour les autres, j'entends, car quant à moi, j'étais
— on le sait — un esprit fort.

J'aurais fait la nique à la statue du commandeur.

Hélas !...

Un soir, un de ces beaux soirs d'été calmes et sereins,
où toute la nature semble se concerter pour prodiguer
ses enivrements, épuisée par une partie de barres
acharnée, pendant laquelle les échos du vieux cime-
tière avaient plus d'une fois retenti de nos cris de
triomphe et de nos altercations, la petite troupe se
reposait.

Notre couvre-feu allait sonner ; et, avant de nous
envoler vers nos pénates respectifs, nous devisions
sur les amusements du lendemain.

Le soleil s'était caché derrière les hauteurs de
Charlesbourg en caressant de reflets vermeils la
gracieuse coupole qui surmontait alors le palais légis-
latif de Québec.

Un crépuscule splendide déployait au couchant son
éventail d'or et de pourpre, et ses dernières lueurs se
jouaient amoureusement dans le vitrail de l'église.

Les ombres s'allongeaient, immenses, derrière les
peupliers de l'ancien presbytère qu'on dit être remplacé
aujourd'hui par un magnifique pensionnat de jeunes
filles...

Nous attendions le coup de canon de neuf heures
pour nous disperser.

Or, je ne sais trop à quel propos, inspirée proba-
blement par la tombée de la nuit et par le voisinage du
champ de mort, la conversation se prit à rouler sur
les fantômes et les revenants.

Chacun tira de son sac son petit conte à ma grand'
mère, et chasses-galeries, loups-garous, goules, vam-
pires et âmes en peine d'aller leur train.

Naturellement, j'affichai mon scepticisme.

J'affirmai carrément que toutes ces histoires avaient
été inventées pour effrayer les enfants peureux ; que
les loups-garous n'avaient existé que dans l'imagination
des ignorants, et que les morts ne revenaient jamais.

—C'est à savoir ! fit Magloire.

—Comment, tu crois aux morts qui reviennent, toi !

—Pourquoi pas ?

—Ha ! ha ! ha !... fis-je en éclatant de rire.

—Tu as beau faire le fanfaron, dit Magloire, tu y
crois toi-même aux morts qui reviennent.

—Pour ça, jamais de la vie !

—Non ? alors pourquoi tremblerais-tu à traverser le cimetière dans ce moment-ci ?

Traverser le cimetière en ce moment ! Cette parole eut un effet magique.

A la seule idée d'aller fouler les tombes à cette heure avancée, notre petit groupe avait frémi, et chacun s'éloigna instinctivement du mur fatal où nous étions à moitié appuyés.

—Je ne tremblerais pas, répliquai-je fièrement.

—Tu mens ! reprit Magloire, et bien que tu affirmes que les morts ne reviennent pas, je parie que, malgré ta prétendue bravoure, tu n'irais pas te coucher un instant sur cette tombe, là-bas, près de l'érable, en face de la grande croix !

Ce défi n'avait rien de bien attrayant pour moi.

J'aimais les fanfaronnades, comme je viens de vous l'avouer ; mais la pensée d'aller braver ainsi la mort, à pareille heure et dans son propre domaine, me causait un certain malaise bien naturel à mon âge.

Les crânes et les ossements dénudés, que nous avions entrevus dans les marguerites et les boutons d'or, me revinrent à l'esprit.

Une froide sueur me passa dans le dos.

Je ne répondis pas.

—Il a peur ! dit Magloire.

—Il n'ira pas, va ! crièrent mes camarades toujours prêts à se ranger du côté du plus fort.

Le défi était narguant, pressant, positif.

Il fallait relever le gant, ou perdre ma réputation.

—J'irai ! dis-je tout simplement.

Et d'un bond je fus sur le mur.

Au moment où j'allais sauter à l'intérieur du cimetière, le canon de la citadelle de Québec vomit un éclair, et son lourd grondement, cent fois répété par les échos de cette limpide soirée, alla s'éteindre, comme un tonnerre lointain, dans les gorges profondes des Laurentides.

—Neuf heures ! me dis-je à moi-même ; l'heure de la rentrée.

Et la conscience d'une désobéissance ajoutant encore à mon émotion, j'hésitai un moment.

—Ah ! le capon, il n'ira pas ! ricana Magloire ; j'ai gagné mon pari !

Il avait à peine lâché le mot, que je marchais la tête haute dans les broussailles touffues du cimetière, enjambant lestement les tumulus formés par les tombes, osant à peine regarder autour de moi... me hâtant fiévreusement...

Il y a aujourd'hui plus de quarante ans, messieurs, que ce que je vous raconte s'est passé, et rien qu'à me rappeler les terribles circonstances de cette soirée fatale, j'en frissonne encore malgré moi.

A mesure que j'avais et que je sentais s'étendre autour de moi l'imposante solitude de la mort, l'effroi me gagnait.

Toutes ces pierres tumulaires dressées devant moi, projetant sous les lueurs mourantes du crépuscule d'immenses traînées d'ombre, me semblaient autant de fantômes sortant de terre pour me barrer le passage.

Les fenêtres de l'église, qui s'assombrissaient de plus en plus, m'apparaissaient comme de gigantesques orbites qui me regardaient d'un air menaçant.

J'aurais juré que la grande croix noire, vers laquelle je m'avançais, se penchait vers moi, en étendant ses longs bras décharnés, comme pour m'embrasser dans une inexprimable étreinte.

Enfin, tout ce que j'entrevois dans la demi-obscurité dont j'étais entouré revêtait mille formes effrayantes et fantastiques.

La tête me bourdonnait.

Il me semblait entendre des voix souterraines murmurer je ne sais quelle indéfinissable et monotone phraséologie où je croyais distinguer confusément ces paroles psalmodiées sur un ton d'ironie farouche et lugubre :

—Les morts ne reviennent point ! les morts ne reviennent point !

Le bruit de mes pas se mêlait vaguement à tout cela ; et les froufrous du foin que je foulais sous mes pieds résonnaient à mes oreilles comme un écho lointain et monstrueux du ricanement sarcastique de Magloire.

Le cœur me battait comme un roulement de tambours.

Je l'avoue, messieurs, je ne puis dire si c'était un pressentiment de ce qui m'attendait, mais pour la première fois de ma vie, j'eus peur — une vraie peur à vous secouer de la tête aux pieds.

L'orgueil avait le dessus, cependant.

J'avais toujours.

Mais, quand j'arrivai près du lieu désigné, et que je me pris à songer qu'il fallait m'étendre sur cette tombe, je sentis le vertige s'emparer de moi tout à fait.

J'allais même m'enfuir avec épouvante, lorsqu'en me retournant j'aperçus, au-dessus du mur d'enceinte, à l'endroit d'où j'étais parti, les huit ou dix têtes de mes compagnons qui me suivaient des yeux.

Le maudit Magloire était même à genoux sur le chaperon, pour mieux s'assurer si j'accomplissais fidèlement toutes les conditions du pari.

Je le reconnus à sa maigre silhouette qui se détachait, sombre et moqueuse, sur les lointaines lueurs de l'horizon de plus en plus estompé.

Cette vue me donna du courage.

Par un héroïque effort sur moi-même, je commençai à m'agenouiller sur le tertre, lentement, lentement, le dos tourné à la planche qui servait de pierre tombale et qui pouvait avoir — ce détail a son importance — deux pieds et demi à trois pieds de hauteur.

Mon genou avait à peine effleuré la terre, que je m'arrêtai tout à coup, terrifié.

Un léger bruit venait de se faire entendre tout près de moi.

Ce qui se passa alors, messieurs, défie toute narration.

Là, droit en face de moi, presque à portée de main, une tête de mort grimaçante me regardait dans l'ombre avec ses grands yeux sans prunelle, et — pour comble d'horreur — s'avançait vers moi par petits soubresauts convulsifs et irréguliers...

Le narrateur était si visiblement impressionné, et paraissait s'exprimer avec un accent de si profonde conviction, que, malgré toute l'in vraisemblance de son récit, et le sourire d'incrédulité qu'il amena sur nos lèvres, aucun de nous ne songea à l'interrompre.

Exactement comme aux endroits les plus solennels des romans, la lune venait de se cacher derrière un nuage, et, l'obscurité ajoutant je ne sais quelle mise en scène mystérieuse à cette narration fantasmagorique, nous resserrâmes involontairement notre cercle autour de l'intéressant conteur, qui continua d'une voix émue :

—Vous avez peut-être rêvé, messieurs, que vous étiez entraîné tout à coup dans un précipice.

La tête vous tourne, vos extrémités se glacent, vos cheveux se dressent d'épouvante, vous sentez courir sur votre épiderme une horripilation fiévreuse, tout le sang vous reflue jusqu'au cœur, le cauchemar vous saisit à la gorge ; il vous semble que vous roulez éperdus dans d'insondables abîmes.

Voilà à peu près quelles furent mes sensations en apercevant cette chose formidable que j'avais devant les yeux, et qui s'approchait toujours.

Je ne m'évanouis pas, cependant.

Réunissant tout ce qui me restait de forces, et me cramponnant dans un effort de suprême énergie à la planche qui se trouvait debout derrière moi, j'essayai de me relever, lorsque je me sentis saisir tout doucement aux cheveux par quelque chose comme une patte monstrueuse armée d'un million de petites griffes acérées...

C'en était trop.

La commotion nerveuse me fondroya.

Je poussai un cri d'inénarrable angoisse...

J'avais perdu connaissance.

En conteur habile, l'homme à la touffe de cheveux blancs s'interrompit de nouveau, ralluma son cigare, qu'il avait laissé s'éteindre, et se prit à fumer avec plus d'entrain que jamais.

—Et après ? demandâmes-nous, impatients de connaître la fin de cette étrange histoire.

—Après ? reprit le voyageur : je ne me souviens plus de quoi que ce soit.

Pendant six longues années, je n'ai eu connaissance de rien de ce qui s'est passé.

Quand les premières lueurs de raison me revinrent, je me trouvais avec mon père, à bord d'un vaisseau longeant les côtes de la Floride.

J'étais couché sur un pliant de voyage, la tête enfoncée dans un oreiller, doucement caressé par la brise de la mer.

Le soleil venait de disparaître à l'horizon en teignant de rose le firmament et les vagues.

Je ne sais à quel propos, on venait de tirer un coup de canon.

—Neuf heures ! dis-je, il faut rentrer.

Et je m'éveillai comme d'un long rêve.

J'appris plus tard ce qui s'était passé, et en particulier la mort de ma mère qui n'avait pu survivre au choc douloureux que lui avait fait éprouver la perte de ma santé et de mes facultés mentales.

Les médecins avaient conseillé à mon père de me faire voyager ; et, après un assez long séjour dans divers pays de l'Europe où j'avais été soumis aux traitements des hommes de science les plus en renom, nous revenions en Amérique.

Rien ne nous attachait au Canada ; et comme les climats méridionaux semblaient plus favorables à ma faible constitution, mon père se fixa à la Nouvelle-Orléans, où j'ai toujours demeuré depuis.

Maintenant, messieurs, j'ai fini ; j'espère que je ne vous ai pas trop ennuyés.

—Mais cette touffe de cheveux blancs ? demandai-je avec curiosité.

—Ah ! c'est juste, j'oubliais.

Eh bien, c'est précisément à cet endroit de la tête que je m'étais senti saisir par ces griffes étranges dont je vous ai parlé.

Les cheveux sont restés tout blancs depuis.

—Quelle singulière hallucination.

—Comment, une hallucination ?

—Allons donc, prétendriez-vous...

—Messieurs, tout ce que je viens de vous raconter s'est passé à la lettre.

—Ah ! bah !... Et ce crâne ?

—Ce crâne qui se mouvait de lui-même, il y avait un crapaud dessous.

—Et cette patte ?

—Ces griffes qui me saisirent par les cheveux n'étaient autre chose que des fleurs de bardane, plante connue ici sous le nom vulgaire de rapace.

Ces fleurs, que nous appelions, dans notre langage d'enfants, des *toques*, ont une jolie corolle purpurine.

Et, comme, grâce aux innombrables pointes à crochets dont elles sont hérissées, ces fleurs adhèrent fortement les unes aux autres, les petites filles, qui — avant les travaux dont j'ai parlé — jouaient quelquefois dans le cimetière, en faisaient des couronnes qu'elles suspendaient aux croix de bois qui surmontaient alors presque toutes les tombes canadiennes.

Voilà tout le mystère.

A ce moment, le sifflet du bateau retentit.

—Sorel ! dit le capitaine Labelle.

HYGIÈNE

Le bon pain blanc coûte cher : le pauvre n'en mange pas tous les jours.

Mais le bon air pur ne coûte rien. Dieu te le donne gratis.

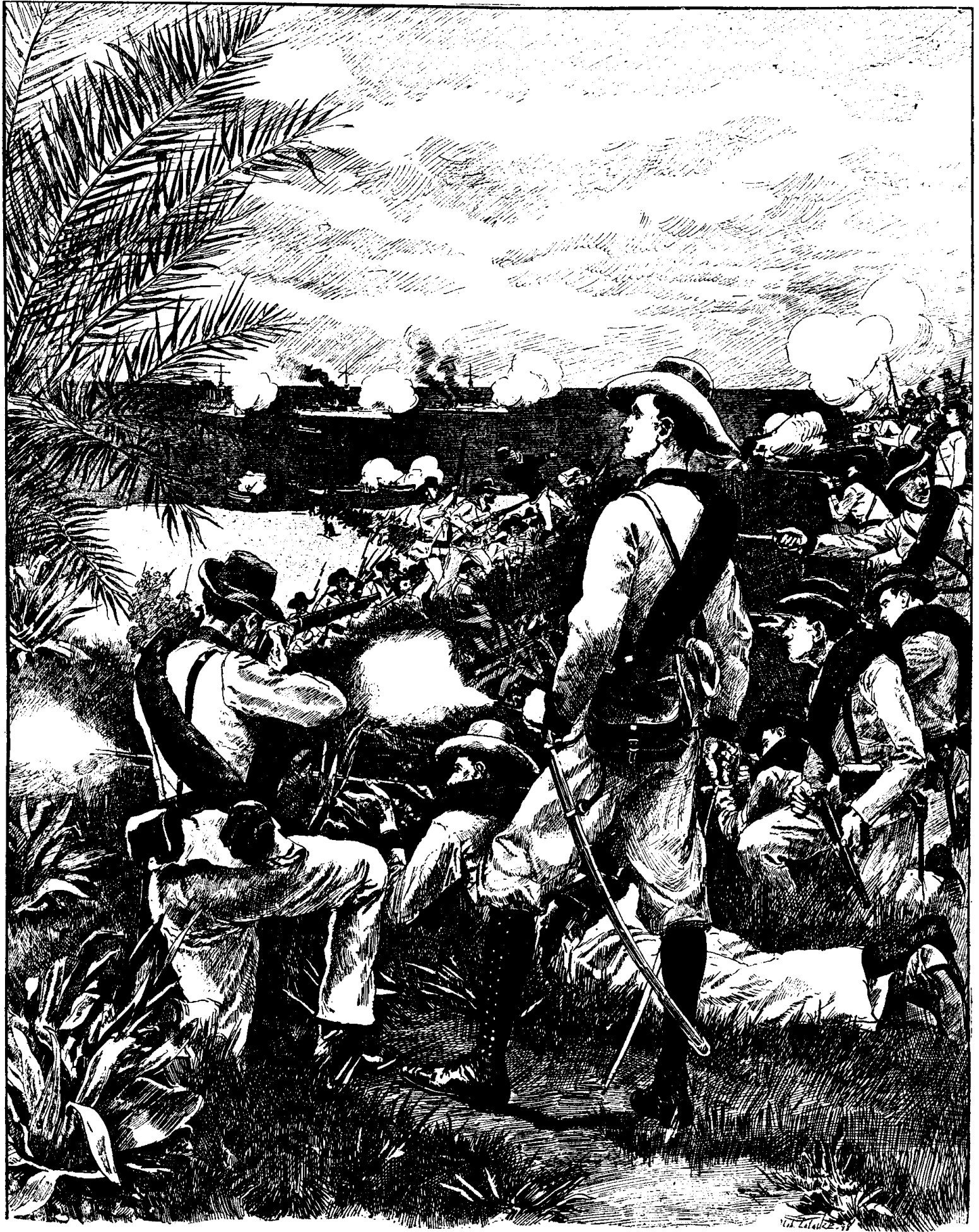
Ouvre-lui ta fenêtre : c'est la santé qui entrera.

Chaque matin, en te levant, ouvre toute grande la fenêtre de ta chambre, pour laisser partir l'air que tu as respiré pendant la nuit et laisser entrer l'air vif du dehors.

Tu ne voudrais pas te baigner dans une eau puante et corrompue ? Eh bien ! tâche de ne pas vivre dans un air corrompu et puant.

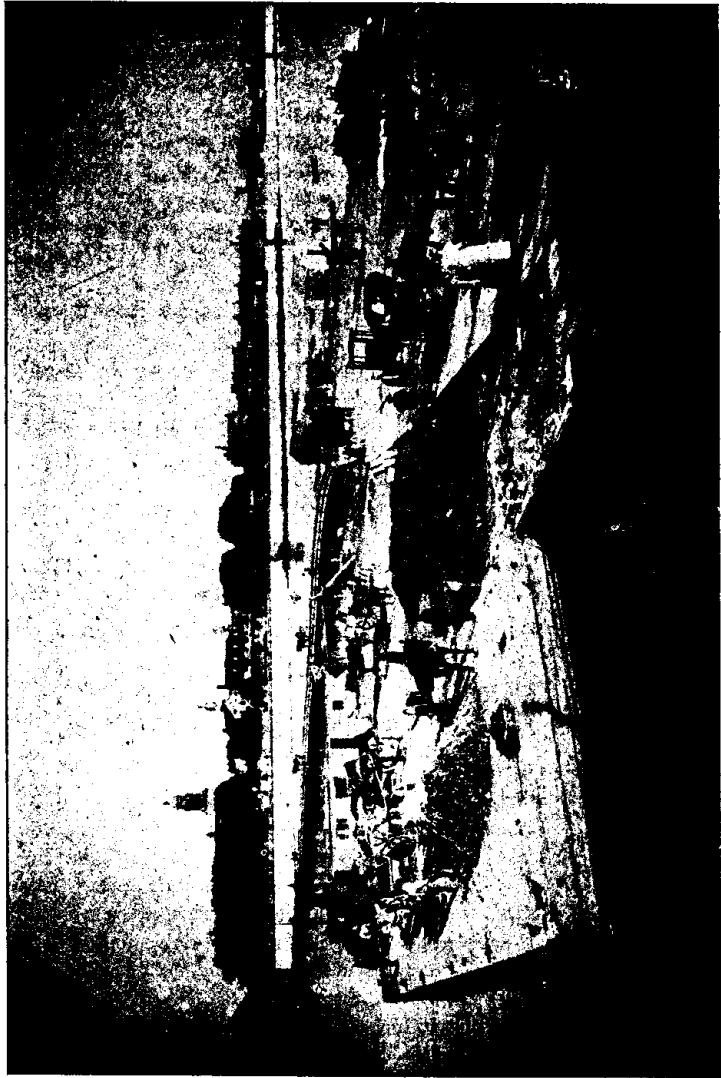
Là où l'air n'entre pas, c'est la mort qui entre.

Dr PÉCAULT.

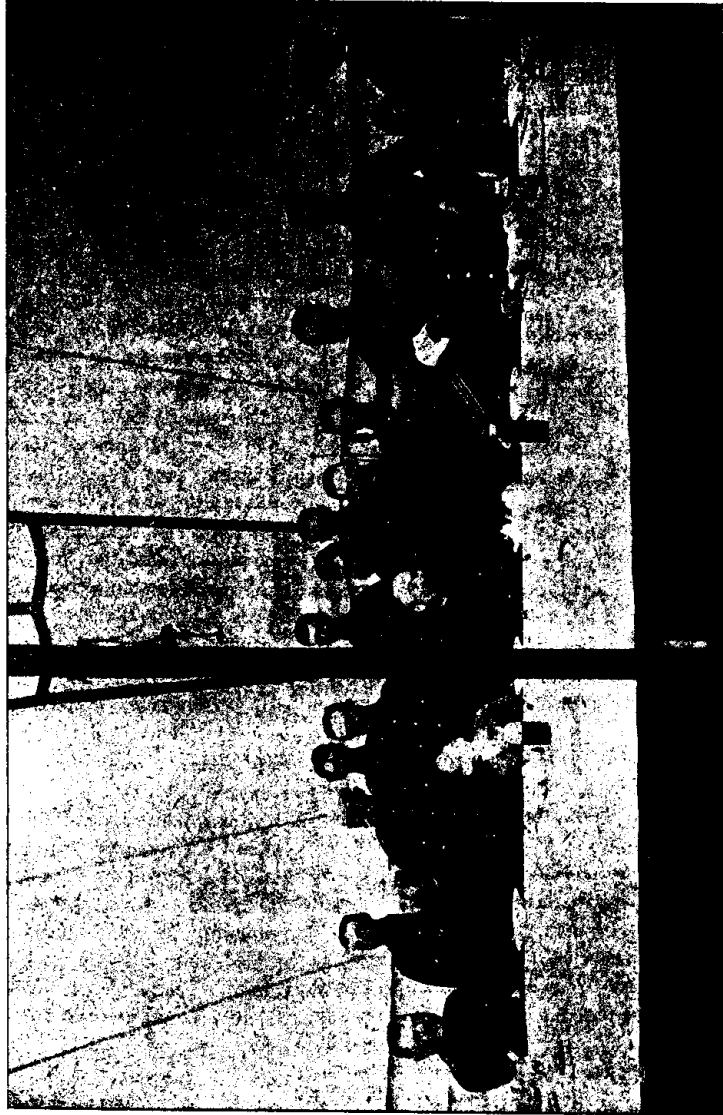


Débarquement des troupes américaines sur la côte de Cuba

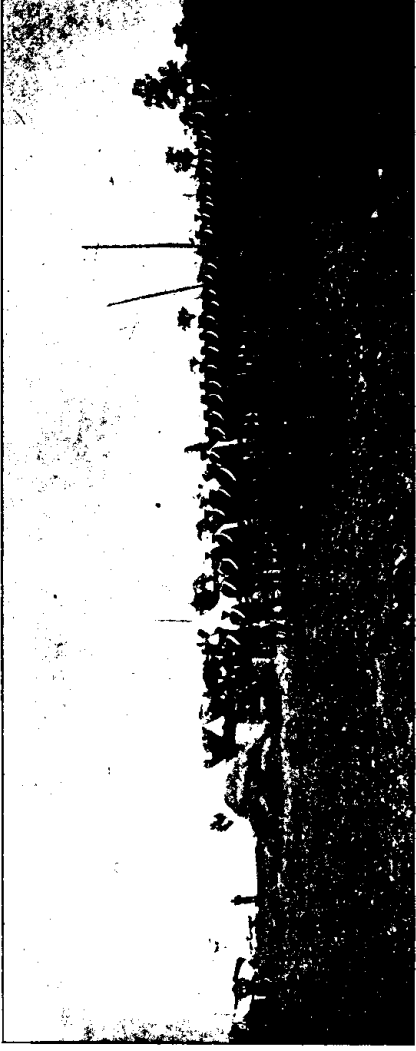
LA GUERRE HISPANO-AMÉRICAINÉ



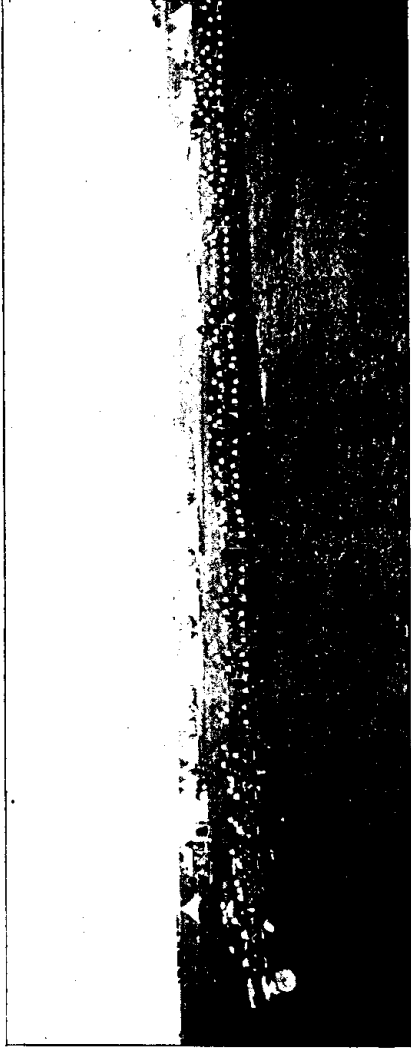
Le village et les quais de Laprairie



85e Bataillon : Les Officiers au lunch



6e Hussard de Clarenceville



85e Bataillon de Montréal



Officiers du 83e Bataillon de Joliette

NOS VOLONTAIRES AU CAMP DE LAPRAIRIE.—Photos J.-A. Dumas, 112 rue Vitré

LE BAISER

Tout à l'heure, sur le chemin,
Près du village, une fillette
Faisait de sa petite main
De fleurs des champs ample cueillette,

Mais, soudain, d'un geste coquet,
Accourant vers moi, très-gentille,
Elle me tendit son bouquet.
— " Merci, dis-je, petite fille ! "

Et—grand !—je lui donnai deux sous
En récompense de sa peine.
Elle me fit des yeux très-doux.
Deux sous, ici, c'est une aubaine !

Puis, rassemblant ses jolis doigts
Sur ses deux lèvres, la petite,
En souriant, m'adressa vite
Un bon baiser,—puis deux, puis trois.

J'étais très-triste, très-morose ;
Mais je le dis en vérité :
Ces baisers d'une bouche rose
M'ont rendu soudain la gaieté !

Fillette, tu deviendras femme :
Puisse, de l'âge triomphant,
Oh ! puisse ta bonté d'enfant
Demourer toujours dans ton âme !

Tu sauras plus tard ce que peut
Un baiser pour consoler l'homme :
Son chagrin alors s'enfuit comme
Un nuage dans le ciel bleu !

Lorsque nos cœurs sont en détresse,
Il suffit, avec de doux mots,
Femme, il suffit de ta caresse
Pour nous faire oublier nos maux !

ARMAND DANGLADE.

CE QUE MA DIT LE SOIR

A Mlle H. L., Québec.

Malgré l'infinie multitude des événements qui surgissent à chaque pas dans la vie et agitent l'homme ; malgré les mille et mille émotions qui font vibrer et tressaillir l'âme, il arrive parfois que la pensée, comme détachée soudain de ses préoccupations habituelles, un moment se repose dans la contemplation des sublimes beautés de la nature.

Oh ! les doux moments que l'on passe ainsi, seul, devant la création qui s'endort sous l'amoureux baiser d'un soleil couchant.

Quelle suave mélancolie, quand le feuillage caressé par un tendre zéphire, fait entendre à l'oreille les accords infinis de son bruissement, doux et prolongé comme un soupir d'amour ; quand les petits oiseaux élèvent pour la dernière fois, vers le ciel silencieux, leur suave chanson, leur éternel refrain, pour s'en aller ensuite, deux à deux, partager le même nid de duvet et de mousse, au fond du bocage voisin ; quand l'air, par les roses et le thym, est imprégné de parfum, et qu'au bord du lointain horizon apparaissent les étoiles comme autant de rubis et de topazes sur les rives enchantées d'un lac aux flots d'azur...

Quelle âme qui croit pourrait demeurer insensible à ce tête-à-tête sublime avec la nature et tous ses charmes ?

Quel cœur qui palpiterait ne pas tressaillir, comme les cordes d'un lyre, aux souffles calmes et purs qui passent, par un de ces beaux soirs d'été, en effleurant nos fronts rêveurs ?

Quelles lèvres, alors, seraient assez indifférentes pour ne pas frémir et balbutier une hymne, hymne d'amour ou de joie suprême ?...

Quelques-uns, dans la vie, s'enivrent à toutes les passions, buvant à tous les calices d'opprobres et de hontes, cherchant dans leur emportement voluptueux, une compensation au véritable bonheur qu'ils ne peuvent trouver. D'autres, non moins insensés, veulent se faire de leur personne ou de leurs biens un veau d'or, et l'adorer.

Plusieurs,—et je les plains,—s'en vont brisés, silencieux, un sourire amer sur les lèvres, avec au cœur

une profonde blessure que le temps pourra rendre moins cuisante, mais qu'il ne saura jamais fermer complètement.

Beaucoup,—âmes saintes, nobles cœurs,—parcourent en tout temps tous les chemins,—mais toujours inaperçus ;—frappent en tous lieux, à toutes les portes vermoulues et tremblantes, se font un plaisir de prodiguer leur charité, et trouvent sans cesse dans leur désintéressement un baume pour toutes les souffrances, une consolation pour toutes les douleurs...

Un grand nombre, aussi prompts aux illusions, enclins aux espérances chimériques, bercent leur esprit de visions étranges, de désirs incessamment renouvelés et toujours inassouvis. Une infinité, enfin, têtes blondes, yeux d'azur, s'aimant éperdument au printemps de la vie, marchent ensemble, la main dans la main, avec le même tremblement dans la voix, sur les lèvres le même sourire et dans le regard le même rayon d'espoir et de sublime attente.

Mais tous, depuis l'infâme aux noirs desseins qui se vautre dans la fange, jusqu'à l'avare odieux et toujours inquiet qui voudrait, en quelque sorte, s'identifier avec son or ; depuis l'homme au front hautain, au regard orgueilleux qui vise les plus hauts sommets, jusqu'au pauvre mendiant dont l'âme bien souvent, hélas ! est torturée d'une affreuse douleur ; depuis le poète à la parole de flamme et à l'imagination de feu, idéalisant la forme et la matière, jusqu'aux amants fidèles qui s'en vont, charmants, dans leur regard vainqueur, tous, dis-je, seuls, dans l'ombre et le calme d'une de ces belles nuits d'été, ne peuvent s'empêcher de trouver une paix profonde ou un bonheur réel...

Et voilà pourquoi, le soir, quand je vais, pensif et solitaire, sous les grands arbres silencieux, je songe qu'après tout il fait bon de vivre et qu'il est doux de croire.

JULES-E. ROBITAILLE.

Québec, juillet, 1898.

CORSAGE FANTAISIE



MODÈLE DU CORSAGE FANTAISIE



PLAN DU CORSAGE

EXPLICATIONS DU CORSAGE FANTAISIE

Ce gracieux modèle sera très pratique fait en taffetas, surah ou satin garni de volants de dentelle.

Il se met avec une jupe différente.

Ce patron est composé de 9 morceaux.

No 1.—Dos, sans couture au milieu.

No 2.—Petit côté ; se raccorde au dos par C D.

No 3.—Devant, croisé ; deux crans marquent le milieu ; il se raccorde au petit côté par E F, et à l'épaulette du dos par A B.

No 4.—Basque ; se raccorde au dos à G, au devant à H.

No 5.—Col droit ; se raccorde au dos à J, au devant à I.

No 6.—Rabat ; se taille double, sans couture ; se raccorde au col droit par K L.

No 7.—Dessus de manche.

No 8.—Dessous de manche ; se raccorde au dessus par M N O P.

No 9.—Jockey ; se raccorde à la manche à M P.

Cette manche se monte à l'emmanchure devant à M. Il faut 3 verges 17 pouces de taffetas ou satin en 22 pouces.

LA TOUR PENCHÉE DE SARAGOSSE

(Voir gravure)

Saragosse est une jolie ville d'Espagne, au Nord-Est de Madrid (à 75 lieues environ) sur la rive droite de l'Ebre. C'était la capitale du royaume d'Aragon.

Sa population est de près de cent mille âmes. Elle fait un commerce considérable de vins, d'eaux-de-vie distillées dans le pays ; de laines et de peaux. Elle a de grandes manufactures de soieries, de draps fins, de parchemins, et des tanneries.

Vue de l'extérieur, avec ses tours élégantes, ses flèches élancées, elle a un caractère imposant ; mais l'intérieur ne répond pas à cet aspect séduisant. Les rues, ou plutôt les ruelles, sont étroites, tortueuses, mal pavées, sales et sombres ; seule, la rue Coso-del-Pozo fait exception.

C'était la *Cesarea Augusta* des Romains : on ne trouve plus trace de l'emplacement de la ville romaine que le long du Coso, qui anciennement, paraît-il, s'écrivait *Foso*, ou *Sacro-Foso*. Ce qui serait le Fossé sacré, en ce cas.

Parmi les monuments curieux de Saragosse, la tour penchée ou Torre Nueva est le plus curieux par la bizarrerie de sa forme et de ses détails d'architecture.

Construite en 1504, par les jurats de Saragosse, sur la petite place de San-Felipe, afin de porter l'horloge de la ville, elle mesure quatre-vingt-dix verges de haut sur treize verges et demie de largeur à sa base. On y monte par un escalier de 280 marches. Elle est en brique, ses étages sont tantôt gothiques, tantôt arabes. Chaque étage offre un aspect différent.

Un balcon de fer précède le campanile où est la grosse cloche de l'horloge. On parvient à ce balcon par un escalier qui tourne en spirale autour du noyau central de la tour, dont l'inclinaison passe, suivant les uns, pour avoir été voulue par l'architecte, suivant les autres pour la simple conséquence d'un accident.

COURRIER DE LA MODE

Extrait de LA SAISON, journal illustré des Dames, 30, rue de Lille, Paris.—Spécimen gratuit sur demande.

Décidément l'affreux collet avec volant en forme s'est imposé et nos élégantes l'ont adopté avec un ensemble qui fait peu d'honneur à leur goût, ce qui indiquerait que nous ne pouvons vivre sans une excentricité quelconque dans notre ajustement.

Les manches ballons, avec lesquelles on pouvait faire des robes d'enfant, avaient à peine disparu, qu'elles étaient remplacées par le collet châle qui a cédé la place au collet arrondi devant et orné de volants en forme serpentine.

Certains de ces collets sont couverts de petits volants dont la tête bien tendue est cachée par un galon de dentelle, par une ruchette ou par un ruban de satin. Ces vêtements descendent à mi-jupe et se font surtout en drap léger. Ils sont généralement de nuance beige, doublés de beau satin, de taffetas blanc ou nuance très claire. La grande redingote ajustée se fait de même en drap gris ou beige avec haut volant en forme dans le bas, ou le vêtement est arrondi.

Les cols de ces vêtements sont hauts et garnis à l'intérieur de ruches de mousseline de soie. Collets longs et redingotes se porteront certainement tout l'hiver. Celles de nos abonnées qui ont besoin d'être renseignées de bonne heure pourront donc préparer leur saison d'hiver d'après ce renseignement.

De plus, ces mêmes personnes peuvent remarquer qu'on revient tout doucement à la tunique, soit par le genre d'ornement appliqué sur les robes, soit par la jupe détachée du fond, coupée en forme et tombant molle et vague sur ce fond.

Celui-ci est soutenu par un faux-ourlet ferme. La jupe est munie d'un faux ourlet assez haut, environ 8 pouces, mais souple ; de façon à ne pas gêner les plis du bas. Ce faux ourlet, assez haut, permet de couper le fond de jupe plutôt court, de façon à ce qu'on n'ait pas besoin de le retrousser dans la rue.

Le faux ourlet du dessus évite la transparence. Cependant, si on emploie une étoffe ajourée et que le dessous soit destiné à être vu au travers, il est facile de comprendre qu'il ne faut pas de faux-ourlet à la jupe, mais au contraire qu'on doit couper le dessous exactement de même longueur. Plus que jamais les étamines, les gazes et les voiles sont employés pour les toilettes d'été. Les tissus de fil et de coton sont également ajourés. On fait des tissus charmants tout rayés d'entre-deux de dentelle, de rivières et de jours. Il y en a aussi à carreaux et damiers ajourés, sans compter le genre Louis XV, avec des enroulements de ruban dentelle formant des boucles, des nœuds, des arabesques d'un effet charmant. Ces étoffes très habillées exigent naturellement des dessous de soie. Les tissus de coton bon marché se posent sur des dessous de satinette. On combine de cette façon des robes charmantes, ainsi qu'on peut s'en rendre compte par nos jolis dessins.

On fait aussi des grenadines noires à jours qui sont ravissantes. Elles sont en soie très fine et façonnées de mille manières différentes, qu'on ne peut expliquer dans ce courrier. Ces jolies étoffes très ajourées se placent sur des transparents de couleur. On ne peut trouver un meilleur emploi des robes fanées qui sous un autre tissu paraissent encore toutes fraîches. Ce genre de toilette est parfait pour dîners d'été, robe habillée de villégiature, casinos et autres occasions très fréquentes dans la belle saison. La même robe sera encore fort utile pour toutes les petites réunions d'hiver où la robe de demi-soirée est de rigueur. Avec un bouquet au corsage et quelques bijoux, la tenue sera parfaite.

A propos de bijoux, nous signalerons la mode nouvelle, consistant à supprimer les gants dans le monde et à les remplacer par de magnifiques bagues, en quantité à tous les doigts, même à l'index. Ces mains d'idoles exigent des soins tout particuliers.

BLANCHE DE GÉRY.

L'AVOCAT

Un avocat sans clientèle
Était dans une dèche telle
Que ses habits, son pardessus,
Ses discours—étaient déçus,
Et ses jours étaient très moroses.

MORALE :

Pas d'effets sans causes.

PRIMES DU MOIS DE JUIN

LISTE DES RÉCLAMANTS

Montréal.—Mme Olivier Bissonnet, 2161, rue Notre-Dame ; M. A. Huet, 97, rue Maisonneuve ; Napoléon Hébert, 28, rue Seaton ; Charles Duquette, 210, rue Centre ; P. Laflamme, 116, rue Island ; J.-A. Dubrul, 514, rue Drolet ; Mme Onésime DesRivières, 565, rue Sanguinet.

Québec.—E. Métivier, 119, rue de la Reine, St-Roch ; Mme J.-H. Huot, 208, rue Ste-Hélène, St-Roch ; Hon. Chs.-A.-Em. Gagnon, shérif ; F. Morissette, 93, rue Latourelle ; Philippe Juneau, 52, rue Scott, faubourg St-Jean ; J.-O. Turgeon, 425, rue St-Valier, St-Roch.

Victoriaville.—Raoul Jolicœur.

Lachine.—Napoléon Robert, chef de police.

Ottawa.—Isidore Côté, sr., 105, rue de l'Eglise.

Longueuil.—B. Normandin.

Boston, Mass.—O. Cartier, 85, rue Vernon.

Waterville, Me.—Chs. Rodrigue.

JEUX ET AMUSEMENTS

LOGOGRIFFE

Je brille sur six pieds,
Avec cinq je te couvre.

ENIGME

Bien que je sois sans voix, sans bouche et sans oreilles,
La musique me doit les plus douces merveilles ;
Quand je me fais ouïr, tout tremble dessous moi,
L'art fait voir en mon corps une double nature.
Je suis petit en tout, en naissance, en stature,
Pourtant je bats monnaie aussi bien qu'un roi.

MATHÉMATIQUES

Quelles sont les progressions par différence dans lesquelles la somme de 2 termes quelconques fait partie de la progression ?

On a 2 nombres dont la différence est 12 ; le produit de cette différence par la somme des cubes est 102.144. Quels sont ces 2 nombres ?

Quelle est la probabilité en jetant 2 dés 3 fois de suite pour amener une fois au moins un doublet ?

SOLUTIONS DES PROBLÈMES PARUS DANS LE NO 742

Charade.—Dé-tente.

Vers à composer.—Dise, Minois, Exquise, Sournois, Grise, Tapinois, Marquise, Crois, Perfidie, Comédie, menteur, Surface, Glace, Cœur.

Rébus.—La foi, dit saint Thomas, est l'arche de l'esprit. Explication mot à mot : La Foi, dix EINT, O, mât, ailes, arche, 2 LESSE, prient.

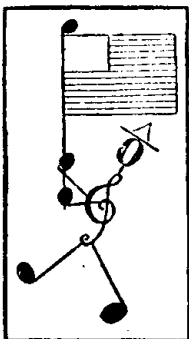
Ont deviné : Joseph Faille, Laprairie ; Mlle N Ladouceur, St-Henri ; P.-R. Huot, Québec ; L.-A. Delorme, St-Henri de Montréal ; Alexandre Tougas, Montréal ; Edmond Tardif, Parc Amherst.

GRAVURE-DEVINETTE

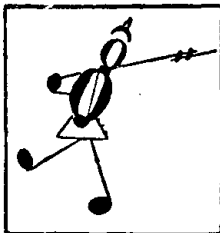


Le gardien n'est pas là et pourtant le bain est rempli de nageurs. Cherchez le gardien.

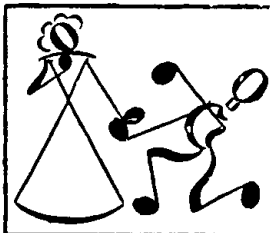
LA MUSIQUE DANS SES DIFFÉRENTES MANIFESTATIONS



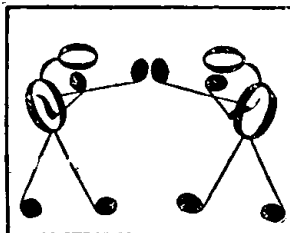
Musique patriotique



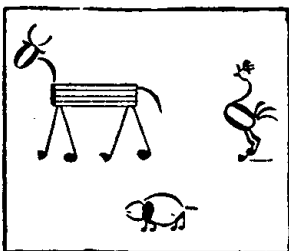
Musique guerrière



Musique sentimentale



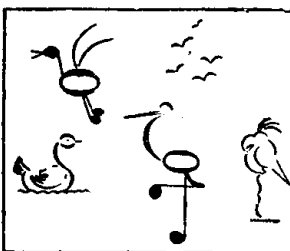
La boxe



Musique de basse-cour



La danse



Le chant des oiseaux



Solo

LES DEUX GOSSÉS

CE QUE DURE LE BONHEUR

(Suite)

Mariana avait été élevée avec Carmen, comme si elle était sa sœur ; elle la connaissait admirablement, sa petite cousine ; elle savait ce que signifiait un froncement de sourcil, un pli ironique aux lèvres. Souvent, au fond d'une charmille de Kerlor, elles avaient rêvé toutes deux à quoi rêvent les jeunes filles ; ou, du moins, Carmen, beaucoup moins contemplative que Mariana avait dit nettement ce qu'elle préférerait, quand le temps des fiançailles serait arrivé.

Carmen avait des expansions de franchise qui ne laissaient pas subsister l'ombre de la moindre équivoque.

Il est vrai que, à cette époque, Carmen et Mariana étaient encore bien jeunes et qu'elles envisageaient l'avenir avec l'adorable niaiserie des innocentes vierges, mais la ténacité de Mlle de Kerlor, sans dépasser celle de son frère, l'entêtement borné de Carmen, disait Mariana aimablement, avait toujours été proverbiale, même dans un pays où l'on est foncièrement têtue.

Il était impossible, sous quelque prétexte que ce fût, que Carmen eût changé aussi radicalement de caractère. Il n'y avait que l'amour susceptible d'opérer une telle métamorphose ; or, Carmen n'aimait pas, n'avait pas aimé.

C'était sur cette base que Mme Vernier échafaudait toutes ses petites combinaisons.

C'était décidément de ce côté du Parc-des-Princes qu'elle devait commencer à battre en brèche ce fameux bonheur à double évolution.

D'ailleurs, pourquoi haïssait-elle Hélène plus mortellement que Carmen ?

N'était-ce pas cette dernière qui l'avait démasquée, au moment où elle allait capter l'amour de Georges ? Oui, c'était Carmen qui avait brisé l'existence de Mariana de Sainclair.

L'autre, l'orpheline, l'aventurière, la fille de la chanteuse, ne serait jamais venue si Carmen n'avait pas chassé Mariana du château de Kerlor.

Mme Vernier s'était écriée :

— A quoi bon, d'ailleurs, délimiter les responsabilités ? . . . Je les exècre, je les maudis toutes les deux, ces femmes . . . Elles m'ont fait autant de mal l'une que l'autre . . . Elles méritent le même châ-timent.

Mariana venait à Boulogne à l'heure où elle comptait rencontrer Saint-Hyrieix.

Firmin passait la matinée dans les ministères ; l'après-midi, il lui arrivait souvent de laisser Carmen sortir seule, sous le prétexte qu'il avait beaucoup à travailler.

Saint-Hyrieix était de bonne foi ; il s'imaginait qu'il était forcé de compulsurer les plus arides traités diplomatiques, de relire les manuels de science économique les plus rébarbatifs, les textes les plus hérissés d'interminables et insipides documents.

Il disait :

— Je suis capable d'occuper n'importe quel poste d'ambassadeur, en Europe ou dans le reste du monde ; rien de ce qui touche à la diplomatie ne m'est étranger ; mais enfin, moi aussi, je serai un jour ministre des affaires étrangères !

Mariana arrivait, s'excusait de troubler l'homme d'Etat et ne tardait pas à engager avec lui une conversation qui franchissait bientôt les bornes du protocole.

Elle flattait les manies de Firmin, lui répétait qu'il parviendrait aux plus hautes dignités, puis, graduellement, avec une science infinie des transitions, elle parlait de Carmen.

Elle excellait à rappeler les souvenirs auxquels nous avons fait allusion.

Carmen disait ceci, disait cela ; elle prétendait telle chose ; elle jurait que jamais elle ne voudrait vivre dans certaines conditions ; Firmin souriait d'un air entendu, mais il ne pouvait s'empêcher de froncer les sourcils, quand Mariana, avec sa plus belle impudence, parlait de la disproportion d'âge qui existait entre le mari et la femme.

Tout de suite, elle s'expliquait : les qualités de Saint-Hyrieix suppléaient à cette insouciance jeunesse, que mademoiselle de Kerlor

estimait tant autrefois ; et puis, Firmin n'était pas de ces époux aveugles qui laissent une jeune et jolie femme exposée aux multiples séductions du monde.

Sa paternelle vigilance, tout en comblant les moindres désirs de Carmen, savait arrêter à temps des velléités d'idépendance, bien admissibles chez une enfant gâtée.

Elle poussait plus loin l'audace, puisque son bienveillant auditeur ne l'interrompait pas au milieu de ses insinuations.

— Je vous avoue franchement, disait-elle, que je n'étais pas très rassurée, quand j'ai appris votre mariage.

— Vraiment ?

— Surtout, mon bon Firmin, n'allez pas répéter mes libres propos à Carmen . . . Si je les tiens, c'est parce que je suis heureuse de voir que je m'étais trompée.

— Ressurez-vous, ma chère Mariana, je suis, par profession et par goût, l'homme le plus discret de la terre.

— De plus, continuait Mme Vernier, vous n'exagérez pas la portée de mes petites confidences . . .

— Nullement.

— Il ne saurait être question de la droiture et de l'honnêteté de ma cousine . . . Je ne permettrais à personne, pas même à vous, monsieur, de les discuter.

— Soyez tranquille.

— Mais j'appréhendais l'incompatibilité d'humeur ; je redoutais ces mille et un froissements que rendent l'existence à deux si pénible ; je craignais enfin que votre ménage ne ressemblât à la plupart des enfers mondains, aujourd'hui que l'on s'épouse par cupidité ou par dépit.

Firmin souriait toujours, mais il pâlisait légèrement.

Il s'écriait, affectant toujours la même gaieté éminemment spirituelle :

— Vous, au moins, madame, on ne vous accuserait pas de n'avoir consulté que vos intérêts . . . C'est un pur roman d'amour que le vôtre . . . Il est vrai que vous avez épousé Praxitèle, Michel-Ange, Puget . . . Je m'en tiens à cette illustre trinité qui s'incarne en notre jeune ami Paul Vernier.

Elle minaudait perfidement :

— Il faut bien que j'aime mon mari, puisque je ne lui dois rien.

Et, entre ses lèvres pourpres, l'émail de ses dents de jeune tigresse étincelait.

— Suis-je assez ingénue, mon bon Firmin ! Faut-il que j'aie pour vous une assez vive amitié pour m'exprimer ainsi à cœur ouvert ? . . . C'est si bon, la franchise . . . Allons ! Je me sauve.

— Déjà !

— Mais oui, mon mari m'attend.

— Heureuse femme !

— J'aurais voulu embrasser Carmen et Hélène, mais je ne les rencontre pas une fois sur trois. Cependant, tout à l'heure . . .

— Elles sont allées je ne sais où, avec Georges.

— Tiens ! . . . Précisément, j'allais vous dire que j'avais entrevu la victoria dans l'avenue des Champs-Élysées . . . J'ai fait signe de la main au comte et à la comtesse, mais cela a été en vain.

— Et . . . et Carmen ?

— Je n'ai pas remarqué qu'elle fût avec eux.

— Cependant . . .

— Oh ! j'étais si loin !

Le soir, M. de Saint-Hyrieix demandait à sa femme si elle n'avait pas quitté Georges et Hélène.

Un peu surprise de la question, Carmen répondait qu'elle s'était fait conduire chez la marquise de Mandas et qu'elle avait laissé le couple poursuivre ses pérégrinations.

En revenant, Georges et Hélène l'avaient reprise avenue Hoche, à la porte de la duchesse de Belfontaine. Firmin s'était bien gardé d'insister, s'excusant même de sa fantaisiste curiosité.

Une autre fois, Mariana avait dit :

— Vous n'étiez pas à l'Hippique, hier ?

— Non . . . j'avais à compulsurer des pièces très importantes . . . Il s'agissait du traité intervenu en 1304 . . .

Il s'interrompit.

— Cela ne vous intéresserait pas suffisamment.

Mariana poursuivit :

— Carmen y était.

— Oui . . . oui . . . un caprice . . . Elle m'a dit que . . . Du reste, c'est encore bien vu, l'Hippique . . .

— Vous allez ce soir à la Comédie française ?

— Peut-être . . . bien que je ne prise guère que la tragédie.

— Carmen y sera . . . Elle me l'a dit.

— Parfaitement . . . C'est convenu avec Kerlor . . . On joue une machine où il est question de l'Angleterre . . . Il se peut que je me dérange . . . Je n'en suis pas encore bien sûr, parce que je veux

mener ma tâche à bonne fin... Mais Carmen ne serait pas seule...

Enfin, Mariana, profitant un soir de la présence des deux couples au salon, s'était écriée :

—Que devient donc M. d'Alboize !

—Il doit toujours être à Bourges, avait répondu Kerlor.

—Vous n'en avez donc pas de nouvelles non plus ? avait interrogé Saint-Hyrieix... C'est pourtant un ami intime de Vernier.

—Il faut croire, avait reparti Mariana, qu'il oublie un peu les Parisiens et les Parisiennes... N'est-ce pas ton avis, Carmen ?

Mme de Saint-Hyrieix ne répondit pas.

Entre Georges et Hélène, c'était toujours le même effusion ardente, et pourtant le cœur de Mme de Kerlor était en proie aux angoisses les plus vives.

Les gens du Mexique n'avaient versé qu'un acompte insignifiant sur la première échéance.

A la deuxième, ils avaient complètement oublié leurs engagements.

Georges s'était renseigné, il avait appris que ces individus étaient riches et qu'en les poursuivant devant la justice de leur pays, on les obligerait certainement à s'exécuter. Mais il fallait aller au Mexique, défendre sur place les affaires litigieuses, si l'on ne voulait pas que les frais du procès à recommencer n'engloutissent les cinq cent mille francs qui pouvaient être réalisés.

Le différend portait sur une mine de plombagine, que les associés de feu le marquis de Penhoët devaient rentrer en possession pure et simple de la mine.

Hélène était bien jeune quand son père avait parlé de cette affaire, mais certains détails étaient pourtant restés dans son esprit.

Elle se souvenait que le marquis détaillait l'outillage de cette exploitation ; il y avait notamment une très puissante force hydraulique, amenée par le voisinage d'une rivière, qui avait frappé l'imagination de la fillette.

Georges avait reçu dans la matinée les derniers renseignements qu'il attendait avec une fébrile impatience.

Il s'absorba dans une méditation qui dura une demi-heure ; puis son regard resta fixe ; soudain, il se leva, le visage empreint de la plus mâle énergie.

Il s'écria :

—J'irai là-bas !

C'était résolu : rien ne le ferait changer d'avis.

Il alla embrasser sa femme et son fils

—Ma chère Hélène, commença-t-il, c'est décidé... Je pars.

Mme de Kerlor devint très pâle et la respiration lui manqua.

—Nous partons, rectifia-t-elle.

—Non, Hélène... Je pars seul.

—Georges !

—Mon absence sera de courte durée.

—Qu'importe !

—Je ne veux pas t'infliger à toi, et à notre fils, des fatigues extraordinaires.

—Mais toi, pourtant...

—Moi, je remplis mon devoir.

—Le mien est de te suivre partout.

—Le tien est de ne pas compromettre la santé de Jean de Kerlor.

Elle le regarda haletante, éperdue, comprenant l'inutilité de ses efforts, mais voulant lutter jusqu'à la fin.

—Reste ! supplia-t-elle.

—Je ne le puis... Il faut que je rende à notre enfant la somme que je me suis laissé voler.

—Ne peux-tu donc regagner cet argent en France ?

—Celui dont il s'agit nous est acquis... Il est très bien...

Tu me l'as apporté... Il appartient à Jean... Je veux le réaliser.

—Georges, mon ami, tu ne penses pas au chagrin que tu vas me causer.

—Tu as l'âme trop bien trempée, Hélène, pour ne pas t'incliner devant une impérieuse nécessité.

—Georges ! reprit Hélène, ne pouvant encore admettre qu'il s'agit d'une décision irrévocable, tu ne comprends donc pas à quel point je vais souffrir ?

—Je le comprends, ma chère femme !

Il la prit dans ses bras et répondit d'une voix altérée :

—Oui, nous serons malheureux tous deux, mais il le faut...

J'ai trop tardé déjà... Si je ne m'étais laissé amollir par la crainte de tes larmes, ce voyage serait accompli... A l'heure présente, je reviendrais... J'aurais réussi... Notre enfant aurait recouvré sa fortune... Nous n'aurions plus qu'à chercher les moyens de la faire fructifier.

—Ne plus te voir !

—Je t'en supplie, Hélène ! montre-toi vaillante... Laisse-moi toute la plénitude de mes facultés... Il le faut !

—Que vais-je devenir ?

—Fanfan ne te reste-t-il pas ?... Lequel de nous deux sera le plus isolé ?

—C'est vrai pourtant !

—Quand je serai là-bas, perdu dans je ne sais encore quelles sauvages contrées, tu seras ici, toi... Tu auras ton fils pour te consoler... Je n'aurai rien, moi !

—C'est pour cela que tu ne devrais pas partir...

—Je pars dans deux jours.

—Emmène-nous.

—Non... Tu ne sais pas, pauvre femme, à quels dangers je vous exposerai tous les deux... Le climat du Mexique est meurtrier...

—Tu vas pourtant dans ce pays.

—Ce n'est pas mon premier voyage... Je suis aguerri.

—Après de toi, il me semble que je n'aurais rien à redouter.

—Je ne veux pas que l'ombre d'un danger plane sur vous...

Tu ne sais donc pas que la fièvre jaune est effroyable et qu'en quelques heures elle enlève les Européens... En admettant que tu considères comme un devoir de braver ces périls, ce serait un crime de ne pas les éviter à Jean de Kerlor.

—Mon Dieu !



Elle daigna tendre la main à son époux.—Page 206, col. 1

—En outre, d'après ce que je suppose, je serai forcé de faire de grands déplacements... Je vous laisserais donc dans une ville étrangère où vous seriez complètement isolés... Non, il n'y faut pas penser... D'ailleurs, je ne saurais trop le répéter, mon absence ne durera que quelques semaines.

—Oh ! Georges ! Je suis désespérée !

—Il faut pourtant que je m'éloigne la mort dans l'âme... Non seulement, je compte que tu vas retrouver toute ton intrépidité, mais il faut que tu m'approuves, que tu me réconfortes, que tu me dises de ces mots dont le souvenir me reviendra, au milieu des épreuves, si je dois en subir.

—Georges !

Haletante, la jeune femme regardait son mari, comme si elle avait le pressentiment que tout leur bonheur allait s'écrouler, à la suite de cet éloignement.

Elle ne pouvait exprimer ce qu'elle ressentait, car elle essayait de lutter contre ses appréhensions, mais, au plus profond d'elle-même un immense déchirement se produisait.

Elle eut un soupir qui ressemblait à un sanglot ; sa main crispée étreignit son front ; mais elle ne voulut pas que ses larmes coulassent.

—Ma chère Hélène ! s'écria Georges, d'une voix ardente, je savais que j'étais tout pour toi, et pourtant, ton amour est plus grand encore que je ne me l'étais imaginé... Moi aussi, je t'adore cent fois plus... Quand je serai revenu, nous serons unis d'une façon indissoluble... Nous ne nous séparerons plus jamais... jamais.

Cette fois, Hélène était vaincue. Elle eut encore une sensation d'éroulement en constatant qu'elle n'avait plus la force de lutter.

Il reprit, d'une voix persuasive :

—Fanfan te reste... De plus, Carmen et son mari ne sont-ils pas là ?

—Oui, murmura-t-elle, il n'y aura que toi d'exilé !

—Maintenant, poursuivit Kerlor, il est possible que Saint-Hyrieix soit forcé de partir... Bien que sa mission tarde bien... Ce n'est peut-être pas très charitable pour lui le souhait que je vais exprimer, mais tant pis... Je souhaite qu'il ne soit nommé ambassadeur qu'à mon retour... Ne va pas lui dire cela, au moins, à ce bon Firmin.

—S'il quittait la France, répondit Hélène, j'irais t'attendre au château de Kerlor.

Georges soupira.

—Ah ! je voudrais bien que ma mère fût encore à Paris... Tu pourrais compter sur une tendresse de plus... Mais, la chère femme se porte mieux en Bretagne... D'autre part, elle croirait que tu ferais un grand sacrifice en allant, avec ton fils, t'installer auprès d'elle... Reste à Paris... C'est de tous points préférable...

—Je t'obéirai, mon ami.

Carmen et Saint-Hyrieix furent douloureusement surpris quand Georges leur annonça son très prochain départ.

Saint-Hyrieix voulut présenter quelques objections ; elles ne pouvaient obtenir aucun succès.

—C'est bizarre, dit Firmin en se résignant, je n'aurais jamais cru que ce serait vous qui vous expatrieriez le premier.

—Je vous confie Hélène, je vous confie mon enfant, répondit Kerlor.

—Vous pouvez partir tranquille, mon cher Georges, je me montrerai à la hauteur de la tâche... J'ai épousé votre sœur... Vous m'avez sauvé la vie... Je suis de ceux qui n'oublient jamais.

L'heure des adieux était arrivée. Hélène avait fait appel à tout son courage pour ne pas défaillir.

La pauvre femme, le cœur brisé, se souvenait du jour où son père, le marquis de Penhoët, avait quitté la Bretagne pour la dernière fois.

Lui aussi, il assurait à sa compagne qu'il reviendrait bientôt. Il partait plein de confiance, ne doutant pas de sa réussite. Il avait embrassé la marquise avec l'ardente effusion que Georges venait de montrer.

Il avait pressé longuement sa fille sur son cœur comme Georges le faisait pour Fanfan.

Le Mexique qui avait enlevé à Hélène son père lui rendrait-il son mari ?

Dans son âme désemparée, la jeune mère éprouvait de cruelles tortures, d'autant plus affolantes qu'elle était forcée de les dissimuler, car Georges avait eu raison de le lui dire : il ne fallait pas qu'elle cherchât à le décourager.

C'était pour elle, c'était pour Jean qu'il partait. La comtesse de Kerlor devait subir sa destinée et répondre à la force de caractère de son mari par la plus courageuse fermeté.

Une scène déchirante eût été indigne d'eux.

Georges étreignit une dernière fois sa femme et son enfant et partit.

LXII

L'HOTEL DE LA RUE DE CHAZELLES

Mme Paul Vernier venait de sortir de son bain ; sa femme de chambre l'avait enveloppée d'un peignoir spongieux, qui dessinait admirablement les contours de ce corps si bien modelé, que le sculpteur n'avait pas voulu d'autre modèle pour la Bacchante exposée avec succès au Salon, puisqu'elle avait obtenu une médaille.

Mariana, avec sa grâce toute languissante, s'était assise sur un sofa ; avant de procéder à sa toilette, elle éprouvait le besoin de se recueillir.

Annie, la camériste anglaise, attendait le bon plaisir de sa maîtresse.

Paul Vernier entra.

La camériste sortit discrètement.

—Ah ! c'est vous, s'écria Mariana, avec un petit geste de lassitude.

Elle daigna tendre la main à son époux.

—Je ne suis pas trop indiscret ? demanda Paul avec son bon sourire.

—Pas trop, répondit-elle.

—Je t'ai à peine vue ce matin... Tu dormais quand je me suis levé, et je n'ai pas voulu troubler ton sommeil.

—Vous avez quelque chose à me dire ?

—Oui, ma chère Mariana.

Paul hésita un peu ; puis enfin, il parut prendre courageusement son parti et s'écria :

—Ma chère amie, vous allez encore m'accuser de pusillanimité, mais il faut que je vous avoue mes inquiétudes.

—Avouez, mon ami.

—Nous dépensons beaucoup d'argent.

Elle le regarda avec son expression hautaine, qui exerçait toujours sur lui une influence irrésistible et repartit :

—Est-ce que nous n'en gagnons pas beaucoup ?

—C'est vrai... Mais je suis toujours un peu effrayé.

Mariana haussa ses jolies épaules.

—Depuis que nous avons quitté le quartier de l'Observatoire pour habiter ce coquet hôtel de la rue de Chazelles, je me sens toujours un peu sous le coup du vertige.

—La prospérité vous effraie.

—Je le reconnais.

—Eh bien, moi, mon ami, c'était la médiocrité qui me produisait cet effet dissolvant.

—Aussi, je suis heureux ma chère femme, de te voir entourée de tout ce bien-être...

—Que désirez-vous de plus ?

—Mais, malgré moi, je crains que nous n'allions trop vite.

—Enfin, parlez, qu'est-ce qui vous préoccupe ?

—C'est le terme dans quelques jours.

—Je l'ai mis de côté.

—Vraiment ?

—Fouillez dans ma table, à droite...

—Tu m'autorises...

—Une femme n'a pas de secrets pour son mari.

Il ouvrit le tiroir et vit une liasse de billets de banque épinglés.

—Comptez, fit Mariana, il y a quinze cents francs.

La figure de Paul s'épanouit.

—Je croyais vous avoir dit, reprit-elle avec une petite moue de compassion, que je me chargerais désormais de tous les détails du ménage... Il a bien fallu que je prisse cette détermination, puisque mon mari, en sa qualité de grand artiste, descend difficilement de son nuage... Je reconnais franchement que j'ai éprouvé tout d'abord certaines répugnances à exercer ce métier de petite bourgeoise, pour lequel ma naissance et mon éducation ne m'avaient pas faite... Puis, j'ai trouvé cela amusant, et je me suis posé cette question : Si mon mari n'arrive que très péniblement à tenir ses engagements vis-à-vis de moi, ne puis-je, moi, qui n'ai rien promis, lui faire atteindre le but qu'il a rêvé?... Les femmes sont plus expéditives que les hommes, mon cher.

—C'est vrai.

—Avant tout, il fallait quitter notre Thébaidé de la rue Casini... On ne vivait pas dans ce trou... Je me demande encore comment vous pouviez y travailler.

—Je t'assure que je m'y trouvais fort bien...

—Ce qui prouve une fois de plus votre égoïsme.

—Oh !... Moi qui ne pense qu'à toi... Moi qui n'ai d'autre volonté que la tienne... Moi qui ne travaille que pour toi !

—Egoïsme tout relatif, mon cher... Faites-moi donc l'amitié de me comprendre et de ne pas m'attribuer des intentions que je n'ai jamais eues...

—Nous étions très bien là-bas... Nous nous adorions...

—Une chaumière et son cœur !

—Evidemment, mon devoir était de ne pas m'endormir dans cette douce quiétude.

—Vous le reconnaissez.

—Mais, je me demandais souvent si nous ne regretterions pas plus tard ce nid charmant.

—Et moi, monsieur, j'avais d'autres ambitions un peu plus en rapport avec votre talent, avec les traditions de ma famille.

—Je m'incline.

—La maison rustique de Kernéis, bien que nous y ayons passé de doux moments, ne constituait pas mon idéal en matière de propriété.

—Mon oncle le recteur a été si heureux de nous l'offrir !

—Ce bon abbé Victorien ! Il croyait évidemment vous donner un château... Celui des Sainclair était un peu plus vaste.

—Je n'en doute pas.

—Il était plus grand que celui de Kerlor.

—Il devait être magnifique.

—Rien ne prouve que nous ne le reconstruirons pas.



—Mademoiselle, vous avez eu la gracieuseté de m'envoyer en réponse au poème que je vous ai dédié, une boucle de vos cheveux, mais je m'aperçois qu'elle ne vient pas de votre tête ?
—En effet, monsieur, mais le poème que vous m'avez envoyé, ne vient pas non plus de la vôtre !...

PROPOS DU DOCTEUR

LES PUNAISES ET LES PUCES

Je ne suppose pas que vous ayez jamais entouré d'une affection bien profonde ces compagnons incommodes ; mais j'ai connu des gens qui, sans les rechercher spécialement, supportaient leur présence très philosophiquement. Chacun son goût. Quant à moi, qui les ai toujours traités en ennemis, et qui n'ai pour eux ni commisération, ni humanité, je suis heureux de vous signaler de nouveaux forfaits imputables à cette race maudite.

Les punaises et les puces ne sont pas seulement des personnes piquantes et avides de sang, ce sont encore des commis voyageurs en maladies de toutes espèces. On connaît depuis longtemps le rôle d'agents inoculateurs que jouent certains insectes. Qui n'a entendu parler de la propagation du charbon par les mouches ? Plus récemment, on a pu démontrer que ces mêmes insectes étaient des agents de propagation très actifs de la dissémination de la tuberculose pulmonaire (phtisie). Enfin, voici qu'on les accuse d'inoculer le cancer par leurs piqûres, quand elles se sont promenées sur des sujets atteints eux-mêmes de cancer. Je crois qu'après cet acte d'accusation, personne ne songera à plaider les circonstances atténuantes pour ces agréables parasites, et que je vais pouvoir donner des indications pour leur destruction, sans encourir pour cela les foudres de la Société protectrice des animaux.

Badigeonnez les lits, les planchers et les murs avec une dissolution de camphre dans de l'essence de térébenthine et vous aurez facilement raison de l'invasion de ces malfauteurs. Recommencez la même opération de salubrité plusieurs fois de suite ; changez en même temps toute la literie, bourrez l'intérieur des matelas de poudre insecticide, poudre de pyrèthre ou autre, et ne cessez la lutte que quand les cadavres de vos ennemis viendront attester votre victoire.

L'ART CULINAIRE

Pets de nonne.—Faire une pâte assez épaisse avec de la farine, des œufs, du sel et l'arome que l'on désire. La partager en petites parcelles au moyen d'une cuiller à bouche et les mettre ensuite frire dans la graisse bien bouillante. Servir bien chaud avec du sucre en poudre.

Crème Charles X.—On prépare une crème de la vanille ordinaire. Placer dessus, en montagne, des blancs d'œufs battus et bien montés, sucrés et parfumés avec des confitures de groseilles ou de framboises délayées dans une assiette

au moyen d'une cuiller. Il faut avoir soin que les blancs d'œufs soient bien battus avant d'y ajouter le sucre et les confitures. Le mélange opéré, continuer à battre le tout avant de servir.

Légumes conservés en boîtes.—Si ces légumes sont fraîchement préparés, il n'y a pas besoin de les laver ; il faut les plonger quelques minutes dans l'eau chaude de manière à les réchauffer, les refroidir, puis les placer quelques minutes dans une casserole au bain-marie avec beurre et sel.—On peut ajouter un peu de bouillon ou du lait et lier la sauce avec des jaunes d'œufs.—On peut aussi servir ces légumes ainsi réchauffés avec une sauce blanche ou les apprêter avec mêmes sauces que les légumes frais.—On conserve en boîtes les pois, haricots, flageolets et autres légumes.

Quelques notes utiles.—Les sirops dont les bouteilles sont entamées fermentent très facilement en été. Pour parer à cet inconvénient, essayer de mettre dans la bouteille gros comme une noisette de blanc d'Espagne.

Quelques gouttes de cognac dans un verre d'orgeat rendent cette boisson moins "froide" à l'estomac et beaucoup plus agréable au goût de certaines personnes.

Quand on a des pâtés entamés, il ne faut pas ôter avant besoin la graisse qui en protège la surface, ou alors il faut la remplacer par une bande de lard cru.

Tremper une sole, une limande, ou tout autre poisson délicat dans du lait puis frire sans pâte au bon beurre, c'est préparer un plat très fin et très léger pour un malade. Bien relever et servir avec un filet de citron les goûts.

Dans tous les "verres de sirop," groseille, framboise, cerise, etc., etc., on peut ajouter une petite cuillerée à café de rhum. C'est bon et tonique par les chaleurs.

CHOSSES ET AUTRES

—La législature d'Ontario est convoquée en session spéciale, pour la dépêche des affaires, le 3 août prochain.

—Cette année, à l'automne, on verra beaucoup de robes de soie noire, et principalement de la moire. Les failles, les surahs, les foulards seront laissés de côté pour une autre saison.

—La récolte du foin dans Ontario est si abondante, cette année, que les cultivateurs ne savent où le placer. Dans certaines localités, on permet aux habitants d'en faire une provision et cela gratis.

—Le vicariat apostolique de Pontiac a été érigé en diocèse et le siège fixé à Pembroke. Mgr Narcisse Zéphyrin Lorrain, actuellement vicaire apostolique de Pontiac, a été nommé évêque de Pembroke.

—Un proverbe dit : "Un seul vice coûte parfois plus cher que l'entretien d'une famille entière." Beaucoup de fermiers ont perdu leur terre pour avoir trop aimé le luxe, ce vice insatiable qui n'est jamais complètement satisfait.

—Quelqu'un, peu favorable aux médecins, a dit : La maladie est une dispute entre le malade et la maladie ; le médecin vient les yeux bandés et un bâton à la main pour terminer la querelle. S'il frappe sur la maladie, il guérit le malade ; s'il frappe sur le malade, il le tue.

—D'après les statistiques russes, l'empire des czars possède 17,605 fabriques de toutes sortes. Ces établissements ont une production annuelle valant en moyenne 1,467,000,000 roubles et emploient 940,044 ouvriers masculins et 264,030 du sexe féminin.

UNE ERREUR

C'est une erreur grave que de négliger de faire usage du *Baume Rhumal* quand on a le rhume.

—Neuf chars Wagner au coût de 20,000 chacun ont été livrés à l'Intercolonial.

CES PAUVRES POITRINAIRES

Combien de poitrinaires auraient échappé au triste état dans lequel ils se consomment, s'ils avaient fait usage du *Baume Rhumal* ; ce précieux remède, quoiqu'il en soit, leur sera toujours salutaire.

—Un inventeur français vient de faire breveter une machine permettant de vendre des cigares et des cigarettes tout allumés. Une pièce de 10c dans une fente et vous n'avez qu'à ouvrir la bouche pour y recevoir un bon cigare de la Havane tout allumé.

—D'après le nouvel Almanach des Adresses de Montréal, qui vient de paraître, la population de la ville est maintenant de 326,000 habitants. Les éditeurs estiment que la population totale, y compris les annexes est de 349,000 habitants.

—On a publié récemment quelques statistiques intéressantes sur l'Eglise catholique en Allemagne concernant la loi sur les revenus de paroisses. Ces chiffres nous montrent, par exemple, qu'il y a 4,719 paroisses catholiques en Prusse, dont 135 sont de formation toute récente ; la population catholique entière est d'environ onze millions.

—Un inventeur pratique aux Indes vient de faire construire un fourneau portatif permettant de cuire les aliments à la chaleur du soleil. Il se compose d'un prisme doublé intérieurement de miroirs réflecteurs, les rayons du soleil convergeant sur une petite marmite en cuivre. Il paraît que les aliments y cuisent très rapidement. Cet instrument peut être pratique aux Indes. Il ne l'est certes pas au Klondike.

—La réunion des trois couleurs date de 1789 : Lorsque la ville de Paris, dont les couleurs étaient le bleu et le rouge, eut — comme le dit Bailly en présentant à Louis XVI les clefs de la ville — reconquis son roi, elle prit le blanc de la monarchie, qu'elle enferma entre ses deux couleurs, comme elle emprisonnait le roi dans ses murs ; c'est véritablement de là que nous vient notre drapeau tricolore.

—On célébrait récemment à Hungerford, dans le comté de Berks, en Angleterre, le jour des baisers. Tous les ans, Hungerford élit : un constable, un garde des coffres, deux dégustateurs de bières, un garde des foins, un sonneur et deux collecteurs des taxes. Le jour de leur élection, ces notables font le tour du pays, de maison en maison, pour le recouvrement de l'impôt électoral, et reçoivent un penny de chaque homme et un baiser de chaque femme. Dans le tas des baisers, s'il s'en trouve de bons, il doit y en avoir aussi d'assez pénibles !

SA MEILLEURE POLITIQUE

C'est de soigner son rhume en prenant du *Baume Rhumal*. Partout 25c la bouteille.

—Sommaire de la *Nouvelle Revue* du 1er juillet : Remarques sur l'armée française de 1892 à 1898, gén. Dragomirof ; Une page oubliée, H. Hans ; Histoire extraordinaire d'un Pompéien ressuscité, B. Advenarius ; La littérature et la science, Z. Bénard ; La charité, A. Elbert ; Steppes Bulgares, J. Erlett ; Frs Coppée et Henri Rochefort chez eux, H. de Braisne ; A travers l'exposition de Turin, Mlle B. Allason ; Lettres sur la politique étrangère, Mme Juliette Adam ; Pages courtes.

La quinzaine : Les provinces ; L'armée ; La marine ; Les colonies ; La critique littéraire ; La critique dramatique ; Les sciences ; Bibliographie ; L'arnet mondain ; Conseils, mode, table des matières.

Administration et rédaction, 28, rue de Richelieu, Paris. Les abonnements partent du 1er et 15 de chaque mois.

PARC SOHMER

L'administration de ce joli parc annonce une série d'amusements populaires, récréations de toutes sortes, représentations choisies, dans un endroit délicieux, plein de charme, admirablement situé.

Portes ouvertes à 2 et 8 heures, tous les jours.

NOUVELLES A LA MAIN

—Tommy, veux-tu, nous allons jouer au père et à la mère.

—Peux pas, maman a dit que nous ne devons pas nous disputer.

Mme Bienparlant—Il y a une sorte de pastilles annoncées : on en met dans la bouche et on la tient fermée pendant une demi-heure.

M. B.—Vrai !... Je vais t'en payer deux douzaines de boîtes !...

—Depuis que je suis mariée, j'ai enseigné à mon mari la science du bon goût.

—En vérité ! répondit un des auditeurs, c'est un bonheur pour vous que vous ne la lui ayez pas enseignée avant votre mariage.

—Maman, dit Mlle Jeanne Saucœur à sa mère, j'ai accepté l'offre que M. Billet de Mille m'a faite de sa main.

—Mais tu es folle, le jeune Billet de Mille n'aura aucune fortune d'ici nombre d'années. Toute la richesse est au grand-père. Le père en héritera avant le fils et tu seras vieillie alors qu'elle t'arrive bêbête !

—Mais, maman, c'est le grand-père que j'accepte pour mari.

—Le grand-père ! Viens m'embrasser : tu es un ange !

CONSOMPTION GUERIE

Un ancien chimiste retiré des affaires, reçut un jour d'un missionnaire de l'Est des Indes, la formule d'un simple remède végétal guérissant radicalement et sûrement, et pour toujours, la consommation, la bronchite, le catarrhe, l'asthme et en général toutes les affections lentes. Ce remède agissant également d'une façon radicale sur la débilité nerveuse, sur toute maladie des nerfs.

Dans des milliers de cas, les effets de cette médication furent remarquables et rien ne s'oppose plus à ce que la formule soit communiquée à tous ceux qui souffrent. Je me ferai donc un plaisir de la donner avec la manière de l'employer, en allemand, en français ou en anglais, il suffira de joindre un timbre pour la réponse.—Indiquer ce journal en écrivant.—S'adresser à W.-A. NOYES, 820, Powers' Block, Rochester, N. Y. (Etats-Unis).

PLUS D'ASTHME
Oppression, Catarrhe,
PAR LES
CIGARETTES CLÉRY
et la **POUDRE CLÉRY**
Ont obtenu les plus hautes récompenses
Gros : D^r CLÉRY à Marseille (France)
Dépôt dans toutes les Pharmacies.

Trente ans de Succès
GUÉRISON CERTAINE
en 24 heures
SANS COLIQUES ni NAUSÉES
SANS AUCUNE PÉRIODE
ni avant
ni après
du
VERSOLITAIRE
par les
CAPSULES L. KIRN
à l'extract éthéré
de FOENICULE MARIE PERE
sans Calomel.
M. Kirn se garantit l'efficacité que ses Capsules qui portent sa signature.
PARIS, Pharmacie **KAUSSER**,
54, Boulevard Edgar-Quinet
et dans toutes les bonnes Pharmacies.

LE MONDE MODERNE Grande Revue mensuelle
Magazine français convenant à toute la famille
250 articles et 2,000 gravures, le tout irédit. Pour apprécier son importance, demander, 5, rue St-Benoit, Paris, un spécimen complet, qui sera envoyé gratuitement. Abonnement : un an \$4.00 ; six mois \$2.50 ; trois mois \$1.20 ; un numéro, 30c.

HOMMES FAIBLES



jeunes et vieux—Guérison permanente, assurée, de perte de vitalité—faiblesse, impotence, débilité, perte de mémoire, etc. 25 ans de succès en Europe. Ecrivez pour notre livre "Hommes Faibles," gratis sur demande.

PASTILLES du JEAN

\$1.00 le flacon. Par la poste, cacheté, franc de port
Seuls dépositaires : **Cie Médicale du Dr. Jean**
Adressez : B. Poste Boite 187, Montréal, Can.
En vente chez A. DECARY, coin Sainte-Catherine et Saint Denis; B.-E. McGale, 2123 Notre-Dame; C.-O. Dacier, coin Saint-Denis et Duluth; Jos. Contant, 1475 Notre-Dame.

VICTOR ROY & ALPH. CONTENT

Architectes et évaluateurs

151, RUE SAINT - JACQUES,
CHAMBRE 4 TÉLÉPHONE 2113

DR BERNIER

DENTISTE

60, rue Saint-Denis
MONTREAL

U. PERREAULT

— RELIEUR —

No 40, Place Jacques-Cartier, Montréal

Spécialités : Reliure de Bibliothèque. Reliure de Luxe, Livres, Blancs, Replage, Etc.
Relieur pour LE MONDE ILLUSTRÉ.
L'outillage le plus complet et le plus nouveau de la ville.
Une visite est sollicitée.

Un prix spécial aux Communautés

L'ADRESSE VERGÉ
Photographes
No 360 RUE ST DENIS
TEL. BELL 7283. MONTREAL
- MARCHAND 843. P.Q.

112 RUE VITRÉ
Coin St-Laurent

J. A. Dumas
PHOTOGRAPHE
MONTREAL

50 YEARS' EXPERIENCE

PATENTS

TRADE MARKS
DESIGNS
COPYRIGHTS &c.

Anyone sending a sketch and description may quickly ascertain our opinion free whether an invention is probably patentable. Communications strictly confidential. Handbook on Patents sent free. (Oldest agency for securing patents. Patents taken through Munn & Co. receive special notice, without charge, in the

Scientific American.

A handsomely illustrated weekly. Largest circulation of any scientific journal. Terms, \$3 a year; four months, \$1. Sold by all newsdealers

MUNN & Co. 361 Broadway, New York
Branch Office, 626 F St., Washington, D. C.

Un bienfait pour le beau sexe

Aux Etats-Unis, G.-P. de Martigny, Manchester, N. H.



Poitrine parfaite par les **Poudres Orientales**, les seules qui assurent en 3 mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie
Prix : Une boîte, avec notice, \$1.00; Six boîtes, \$5.00.
Dépôt général pour la Puissance:

L. A. BERNARD,

1882, rue Sainte-Catherine, Montréal



Fausse dents
SANS PALAIS

Couronnes en or ou en porcelaine posées sur de vieilles racines.
Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux.

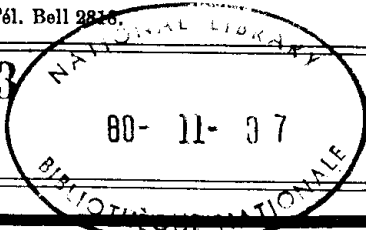
Dents extraites sans douleur chez

J. G. A. GENDREAU, Dentiste,

20, rue St-Laurent, Montréal.

Tél. Bell 2816

44963



LIQUEURS ET ELIXIR VEGETAL

DE LA

GRANDE CHARTREUSE

EN VENTE

Chez tous les Importateurs de Vins et Liqueurs,
Epiciers en gros et en détail.

SE MÉFIER DES CONTREFAÇONS.

SEUL AGENT AVEC MONOPOLE POUR LE CANADA :

La Compagnie d'Approvisionnements Alimentaires (Ltée)

242, 244 et 246, rue Saint-Paul Montréal.

GILETS D'ETE

50 douzaines de jolis gilets d'été valant \$1.50, seront vendus 50 cts. 10 douzaines, valant \$2.05, pour 75 cts.

CHAPEAUX D'ETE

En paille et en feutre; tout nouveaux, marchandises d'été, prix excessivement bas pendant la saison des chaleurs.

CHEMISES D'ETE

Nous venons de recevoir un nouveau lot de chemises négligées et empestées de toutes les dimensions. Nous les vendrons au prix qui vous conviendra. Vous vous sentirez au frais en en portant une.

CRAVATES D'ETE

Belles cravates blanches et couleurs de fantaisie. Elles doivent partir rapidement.

GÉNÉREUX & CIE, 227, rue St-Laurent

LA NOUVELLE REVUE

18, Boulevard Montmartre, Paris

Directrice : Mme Juliette Adam

PARAIT LE 1er ET LE 15 DE CHAQUE MOIS

ABONNEMENT	Paris et Seine	50f	26f	14f
	Départements	56f	29f	15f
	Etranger	62f	32f	17f

Un an 6 mois 3 moi

On s'abonne sans frais; dans les bureaux de poste, les agences du *Crédit Lyonnais* et celles de la *Société générale de France* et de l'Etranger.

PATENTES OBTENUES PROMPTEMENT

Avez-vous une idée? Si oui, demandez notre "Guide des Inventeurs," pour savoir comment s'obtiennent les patentes. Informations fournies gratuitement. **MARION & MARION**, Experts.
Bureaux: Edifice New York Life, Montréal.
& Atlantic Bldg., Washington, D. C.

Abonnez-vous au MONDE ILLUSTRÉ: le plus complet des journaux illustrés du Canada. Douze pages de texte et quatre pages de gravures chaque semaine.

MONFORT HOTEL

SITUÉ A MONFORT

SUR LE

Bord du Lac et au Pied de la Montagne

Endroit pittoresque et salubre recommandé aux malades. Venez dès le 1er Mai, le mois des grandes cures pour tous.

Cuisine par un chef français, 32 chambres doubles et simples, spacieuses et confortables. Les *Sportmen* y trouveront sport et confort complets.
Conditions raisonnables.

J. H. CHALES,

Propriétaire.



LE SEUL

Journal illustré des Dames qui publie environ Cent gravures inédites de Modes, Travaux de Mains, etc., par numéro est

LA SAISON

60, Rue de Lille, Paris.
Un numéro spécimen envoyé gratuitement, vous convaincant qu'il est en même temps le plus riche en littérature saine et le meilleur marché entre tous.

LA LIBRAIRIE ANCIENNE et MODERNE

Religion, Science, Arts, Lettres, Littérature.

Livres neufs et d'occasion.
Dernières nouveautés reçues chaque semaine.
Attention spéciale aux commandes par la poste.

DEMANDEZ NOS CATALOGUES

LOUIS-J. BELIVEAU

LIBRAIRE-COMMISSIONNAIRE

No 1617, Notre-Dame, Montréal

Agence générale pour le "Nouveau Cours Canadien d'Ecriture Droite," par J. Ahern.

Un PRÊTRE
de ROMK a TROUVÉ LE SECRET de GUÉRIR
de ANEMIE - DÉBILITÉ GÉNÉRALE
de DYSPÉPSIE - MANQUE D'APPÉTIT
de FIEVRES - ÉPUISEMENT, etc., avec les
PILULES ANTONIO
toniques, réparatrices, reconstituantes. 2 fr.
Phie MALAVANT, 19, r. des Deux-Ponts, PARIS
Dépositaire à Montréal: ARTHUR DECARY.

"La Presse"

TOUT le monde lit le grand journal parce qu'il satisfait, instruit, intéresse et amuse tout le monde.

Le plus fort tirage

au Canada, sans exception.

CIRCULATION :

64,458

COPIES PAR JOUR

Seize millions de lecteurs par année.

LISEZ LE

Monde Canadien

La grande revue hebdomadaire

DOUZE PAGES, GRAND FORMAT

Articles de fonds par des écrivains distingués, plusieurs gravures d'actualité, agriculture, feuilleton, nouvelles de tous les pays etc.

ABONNEMENT,

Ville et Campagne . . . \$1.00 par an

Avec le choix sur une collection de chromo-lithographies, portraits de Cartier, Lafontaine, Morin, Chapleau, Mgr Lafleche et autres. Voir notre annonce de primes dans le numéro du MONDE CANADIEN de cette semaine.

Rédaction, Administration, Atelier

35, RUE ST-JACQUES, MONTRÉAL,

G.-A. Nantel

Editeur-Propriétaire

J.-A. Carufel, Administrateur.